

FIGARO ILLUSTRÉ



Allons, Messieurs!

George Roux

Ayuntamiento de Madrid

COPYRIGHT 1895, BY BOUSSOD, VALADON AND CO.

LENTHERIC, Parfumeur Mondain

245, rue Saint-Honoré, Paris.



Jeunes Filles

Pour plaire, vous voulez avoir le teint frais, blanc et rose : demandez à Lenthéric sa *Rosee Orkilia*, sa *Poudre de Riz* et sa *Crème Orkidée*.
Vous voulez aussi une abondante chevelure ondulée encadrant votre joli visage : voici sa *Soupline*, son *Waver* et son *Eau du Waver*.
Pour avoir des dents nacrees comme la perle, faites usage de l'*Eau dentifrice* et de la *Pâte de Lenthéric*.
N'employez que des parfums discrets comme la *Violette de France*, l'*Irish*, le *Lilas*, le *Bouquet de l'Alliance*, qui vous conviennent et vous aideront à être irresistibles.

Mesdames

Pour être mariées, vous ne devez pas moins chercher à être séduisantes. Deux trésors de beauté vous conserveront la peau fraîche et rose de la jeune fille : la *Rosee Orkilia* et la *Poudre de riz orkidée* de Lenthéric.
Vos cheveux seront souples et abondants avec sa *Lotion* et sa *Soupline* ; ils seront ondulés avec son *Waver* et son *Eau du Waver*.
Avec sa *Pâte souveraine* pour le jour, ses gants gras pour la nuit, vous aurez toujours des mains de duchesse.
La *Roseine Tintoret* rendra vos ongles nacrés et vous aurez toujours dans la bouche trente-deux perles en usant de son *Eau dentifrice*.



Jeunes Gens

Vous qui vous plaignez, et à juste raison, d'être asphyxiés par le musc artificiel, demandez pour réagir les parfums de suprême élégance du parfumeur mondain Lenthéric : l'*Orkidée*, le *Foin coupé*, l'*Irish ambré*.
Rendez vos cheveux brillants et souples avec la *Brillantane* et la *Soupline*.
Soignez vos mains avec la *Pâte souveraine*. C'est le signe de la vraie distinction.
Soignez vos dents avec l'*Eau dentifrice* et la *Pâte de Lenthéric*.

Messieurs

Vous craignez de vieillir ? On ne vieillit qu'autant qu'on le veut bien. Que faut-il pour rester jeune ? Conserver les apparences juvéniles.
Pour les dents, faites usage de l'*Eau dentifrice* de Lenthéric et de sa *Pâte* ; pour les cheveux, de sa *Lotion* ; pour les mains, de sa *Pâte souveraine*. Les parfums qui conviennent à un homme, ceux qui se mélangent le mieux avec l'odeur du cigare sont le *Parfum russe*, l'*Tintoret*, l'*Ellet* et l'*Orkidée*.
Avec cela vous retrouverez la fameuse fontaine de Jouvence.



Demandez les **CONSEILS DE BEAUTÉ**, ils vous seront envoyés gratuitement sur demande affranchie. (Prière d'ajouter 50 centimes pour la recommandation à la poste.)



Spécialité d'Articles

POUR

HOMMES



COOK & CO

HAUTS & OUTFITTERS
TAILORS & OUTFITTERS

23, RUE AUBER

PARIS.

CHAUSSURES

Coiffures, Chapeaux

VÊTEMENTS

Articles de Sports



**PARFUMS
DES FEMMES DE FRANCE**

20 Parfums différents
en LOTION, EAUX-DE-TOILETTE, ESSENCE, POUDRE de SAVON

QUALITÉ SANS ÉGALE

Une très jolie boîte contenant 8 flacons d'échantillons des différents parfums sur lesquels on pourra faire son choix pour les flacons de 3, 5 et 7 fr. pièce, sera envoyée franco contre un mandat-poste de 3 fr.

VIOLETTE REINE

LOTION

Eau de Toilette

ESSENCE

Poudre, Savon

Le Vrai Parfum de la Violette

PRIX : 2 fr. 50 — 4 fr. 50 et 6 fr.

PRODUITS DENTIFRICES PASTEUR

Eau, Poudre et Pâte. — Soins Antiseptiques de la Bouche

Ancien Mon ERNEST CAMUS

VIVILLE Successeur

24, Avenue de l'Opéra, PARIS

ENVOI DU PROSPECTUS FRANCO SUR DEMANDE

Cie Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [300 gr.] 6 fr., petit modèle [150 gr.] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

P. SORMANI

Rue Charlot, 10, PARIS

PARIS 1889

**GRAND
PRIX**



Catalogue illustré Franco

TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE

VELOUTINE

Poudre de Riz spéciale préparée au bismuth
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE
Seule récompensée à l'Exposition Universelle de 1889.

CH. FAY

Parfumeur, 9, rue de la Paix, Paris

ET CHEZ TOUS LES COIFFEURS ET PARFUMEURS

Se méfier des imitations et contrefaçons. — Jugement du 8 mai 1875

Le Merveilleux Coricide

MARQUE (RONDELLE-EMPLATRE) DÉPOS

Infaillible, d'un emploi facile.

SUPÉRIEUR A TOUS LES AUTRES CORICIDES

Supprime en trois ou quatre jours, sans douleur, par la simple application d'une rondelle-emplâtre, les cors, oignons, œils-de-perdrix, durillons, etc.

PRIX DE LA BOITE, 1 fr. 25. — DEMI-BOITE, 0 fr. 75.

Envoi franco contre timbres ou mandat-poste.

DÉPÔTS :

Phie CHARLARD, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris
HALPHEN, 6, rue Demarquay, Paris.

ET DANS TOUTES PHARMACIES, HERBORISTERIES
DROGUERIES, ETC.



LOUIS SOURY

FABRICANT — JOAILLIER — BIJOUTIER

PARIS, 30, rue de Provence, PARIS

À l'angle de la rue Lafayette. (IMMEUBLE DU GRESHAM).

CORBEILLES DE MARIAGE
BAGUES de FIANÇAILLES

TRANSFORMATION DE BIJOUX DE FAMILLE
BIJOUX D'ART

DIAMANTS, PERLES ET PIERRES FINES

TÉLÉPHONE

FIGARO ILLUSTRÉ

Octobre 1895

SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.

LES LIVRES, par T. G.

LA CHASSE A COURRE, par CH. DE COYNART; illustrations photographiques instantanées en couleurs. (*Le Rendez-vous, un Carrefour en forêt, l'Hallali, la Curée, etc.*)

L'ÉQUIPAGE, par PAUL GÉRUZEZ; illustrations photographiques instantanées en couleurs. (*Équipages et Chiens de MM. le marquis de l'Aigle, de Carayon-Latour, G. de Chezelles, de Montsaunin, Madame la duchesse d'Uzès, etc.*)

RETRAITE MANQUÉE, par CHARLES DIGUET; illustrations de JULES GÉLIBERT.

LA CHASSE A COURRE EN GRANDE-BRETAGNE ET EN IRLANDE, par LE CAPTAIN C.; illustrations photographiques instantanées en couleurs. (*Le comte de Beaufort, Tom Firr et la meute du Quorn, Les beagles du comte Cowley, Daims sur la neige, Badmington House, etc.*)

LES CHASSES DE HENRI IV, par HECTOR DE LA FERRIÈRE; reproductions de documents du XVII^e siècle.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE EN COULEURS

L'OUBLI DE LA CONSIGNE, par GASTON GÉLIBERT.

PINCÉS! par PAUL GÉRUZEZ.

COUVERTURE :

ALLONS, MESSIEURS! par GEORGE ROUX.



C'est bien le cas, aujourd'hui, de débiter en parodiant la phrase célèbre : « Tout a été dit, sur la chaleur, depuis qu'il y a des hommes et qu'ils transpirent. » Mais je n'imiterai pas ces insidieux écrivains qui, après avoir constaté que « tout a été dit », trouvent encore moyen de dire quelque chose qu'ils croient nouveau.

L'ouverture de la chasse, qui est la caractéristique du mois de septembre, a été plutôt pénible. La terre était, suivant les localités,

dure comme un roc ou réduite en poussière impalpable; les chiens manquaient de nez, le gibier restait au frais dans les bois; quant aux chasseurs, anémiés par une soif inextinguible, par la fusion de tout leur être, imbibant leurs vêtements, ils fournissaient une proie facile à l'insolation. C'est là du moins ce qu'on m'a raconté, car je déclare m'être soigneusement abstenu de tout acte cynégétique; j'attends la fraîcheur.

Ce n'est pas seulement dans les plaines giboyeuses de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne et de la Sologne, et sous le soleil ardent de cette exceptionnelle fin d'été que la poudre a parlé; on en a fait une terrible consommation dans l'Est. Là aussi on s'est exercé à l'art de tuer, non plus les malicieux perdreaux et les lièvres rusés, mais, hélas! son semblable. Les journaux ont publié, pendant près d'un mois, des récits détaillés de ces batailles fictives où les chefs d'armées ont remporté des victoires imaginaires, victoires parfois chaudement disputées, paraît-il,

car, d'après ce qu'on a raconté, certains généraux, qui, d'après le programme, avaient pour consigne d'être battus, ont donné à leurs

troupes le malicieux plaisir de faire prisonniers leurs vainqueurs désignés. Ces traits d'intelligence militaire ont naturellement valu à leurs auteurs d'aigres réprimandes. Le spectacle de l'immense remue-ménage qu'offre la présence d'une centaine de mille hommes sur un espace relativement restreint avait attiré une énorme affluence dans la région. Au premier rang figurait le général Dragomiroff; il a dû être avantagement impressionné par l'allure et l'endurance de nos troupiers, qui présentent en cela de grandes analogies avec le soldat russe. M. Félix Faure a honoré de sa présence civile cette manifestation militaire: il n'est pas monté à cheval et n'a pas endossé cet uniforme mystérieux dont on avait parlé naguères; il n'a pas osé se dégager du banal landau et du non moins banal tuyau de poêle, ridicule et solitaire parmi tant de casques et de képis. Inutile d'ajouter qu'il a chaudement félicité le généralissime Saussier de l'admirable tenue et de l'entrain des troupes; ces félicitations ont suivi la filière hiérarchique descendante, de sorte que, depuis les commandants de corps d'armée jusqu'au plus modeste



fantassin de deuxième classe, chacun en a pu prendre selon son grade.

Pendant que les camarades pivotaient ferme dans l'Est, les corps d'armée de l'intérieur procédaient également aux grandes manœuvres. Mais — soit dit sans vouloir offenser nos braves militaires de l'Ouest, du Sud-Ouest et du Midi — leurs travaux ont été beaucoup moins rudes. Cela se passe un peu en famille, d'autant plus que, les régiments séjournant pendant de longues années dans les mêmes régions, les relations s'établissent entre les habitants et les officiers; on se lie, on voisine, on se marie, et c'est un échange de visites et de fêtes entre les châteaux et les garnisons: les jeunes filles sont fières de « leurs » Chasseurs ou de « leurs » Dragons. Et si les hasards de la guerre, hasards intelligemment guidés par un général ou un colonel ami du plaisir, amènent le régiment, le soir, à un cantonnement hos-

pitalier et confortable, une sauterie est bien vite organisée qui fait oublier aux jeunes officiers les fatigues de la journée. Le troupier



en bénéficie parfois, et on lui accorde, le lendemain matin, quelques minutes de plus pour se dorloter sur sa botte de paille.

Pour les heureux de ce monde, Paris est la ville du Tout à la Joie, où l'on boit, l'on mange et l'on s'amuse mieux et plus librement que partout ailleurs; et c'est avec une allégresse de lycéens échappés que les souverains et les princes héritiers viennent respirer cet air particulier de Paris, fait de tous les parfums et de tous les miasmes, qui grise les têtes les plus solides, même les têtes couronnées.

Cette année, cependant, on a pu constater dans ces augustes visites quelque chose de plus que le sentiment de la curiosité ou que la recherche du plaisir. Le roi des Belges, en venant à Paris sous un incognito transparent — comme ces femmes qui, au bal masqué, remplacent le loup par une dentelle à jour — a visiblement voulu faire une visite aux Français et se mêler à leur vie; il s'est familièrement invité chez nous et il a eu tout lieu d'être satisfait de notre



accueil; il a dû sourire en entendant les foules républicaines crier de bon cœur sur son passage: « Vive le roi! » Léopold II n'est-il pas, d'ailleurs, le roi de bien des Français, et combien des nôtres, dans les moments difficiles de la politique et des affaires, aussi bien que dans le domaine des arts, n'ont-ils pas eu à se louer de l'hospitalité belge?

Le prince héritier de Grèce n'est pas seulement venu en France pour son plaisir. Il a assisté aux grandes manœuvres, visité nos principaux établissements militaires et vu de près le fonctionnement d'une grande nation. Quant aux grands-ducs, je n'en parle pas, ils sont de la maison.

Les « auxiliaires de la justice » ont eu, ce mois-ci, quelque désagrément. C'est d'abord M. Flory, expert près les cours et tribunaux, réputé infailible, surtout en ce qui concerne les affaires de Sociétés industrielles, et dont l'infailibilité a envoyé, depuis vingt ans, bien des honnêtes gens s'asseoir au banc de la police correctionnelle et de la cour d'assises. Dans l'affaire des Chemins de fer du Sud de la France, M. Flory, d'accord avec un autre personnage, non moins infailible et inspecteur des finances, a perdu de vue une somme de huit cent mille francs, dont l'absence constituait précisément la base de toute l'accusation. Heureusement le patient, M. Henri Martin, avait la tête assez solide pour résister aux six semaines de mise au secret que la justice lui avait fait subir, et il a pu facilement démontrer à M. Flory cette formidable erreur. Vous pensez bien que, de cette révélation, il n'est sorti qu'un blâme moral à l'égard de l'expert. Il faudra sans doute qu'on reprenne encore une fois la Bastille et qu'on reproclame les droits de l'homme et du citoyen pour que les victimes de pareilles erreurs en reçoivent une juste réparation.

Puis est venue l'affaire de l'huissier Couchot. Cet officier ministériel, dénué de scrupules, avait fait ajouter, par un de ses clercs, à une ordonnance de référé qui autorisait l'expulsion d'une locataire, quelques lignes de sa propre rédaction qui permettaient en outre de faire vendre les meubles de ladite locataire: c'était là ce qu'on peut appeler une large interprétation. Le fait, dénoncé par la victime de Couchot, a amené la comparution de celui-ci devant la cour d'assises. Je vous laisse à penser la joie qu'a éprouvée, au spectacle d'un huissier entre deux gendarmes, la foule des mauvais payeurs ou des plaideurs malheureux qui ne connaissent la corporation que par des

grimoires sur papier verdâtre, rédigés en un très mauvais style, émaillés de formules comminatoires et d'un prix élevé que les officiers ministériels font déposer, à l'air libre, dans les loges de concierges. La condamnation de Couchot paraissait certaine, étant donnée l'évidence des faits, ses aveux et l'attitude ouvertement défavorable des magistrats. Néanmoins, le jury a acquitté ce personnage et son complice. A quel mobile ces douze citoyens ont-ils obéi en rendant un aussi surprenant verdict? On se l'explique en songeant que le jury — qu'on a irrévérencieusement qualifié de garde nationale de la justice — est composé généralement de gens patentés et de propriétaires; or, le propriétaire, qui n'est pas toujours commode pour le locataire qui paie, est féroce vis-à-vis de celui qui ne paie pas ou qui paie mal: contre ce dernier, l'huissier est son plus ferme appui, son exécuteur, habile à inventer des supplices raffinés contre le criminel. Plus d'un juré, sans doute, qui aura eu des déboires du fait de ses locataires, a dû se dire en entendant raconter les procédés de l'accusé: « Ah! si j'avais connu Couchot! » D'où il résulte que cette poursuite a été une excellente réclame pour mondit sieur Couchot. Ses collègues l'ont bien compris, d'ailleurs: ils lui ont fait une ovation à la sortie de l'audience et ne manqueront pas d'aller chez lui prendre des leçons d'expulsion, de saisie et de vente.

Pour obéir à la tradition, les théâtres ont effectué leur réouverture dès les premiers jours de septembre; ils l'ont effectuée d'ailleurs sans conviction ou plutôt avec cette seule conviction qu'ils ne feraient pas un sou. Les rideaux se sont levés mélancoliquement devant Sarcey et quelques rares critiques consciencieux, mais suant, pendant que le public, le vrai, celui qui paie, appliquait son argent à des absorptions de bocks, des promenades au Bois et des séances aux cafés-concerts des Champs-Élysées, qui continuent à flamboyer insolemment. Je ne vois guère que l'Opéra, lieu de pèlerinage des rastaquouères à cravate rouge et des Anglais à complets jaunâtres, qui ait réalisé quelques recettes.

Le Tout-Paris des premières s'est cependant retrouvé — sauf quelques lacunes — à la Comédie-Française, pour entendre la pièce de Paul Hervieu: *Les Tenailles*. Chacun a pu lire le compte rendu de la pièce: c'est un drame de la bourgeoisie — union mal assortie, adultère, divorce planant dans l'air. Paul Hervieu a apporté dans les détails de l'œuvre, dans le dialogue, dans le va-et-vient des personnages, l'esprit d'observation méticuleuse rehaussée d'implacable ironie qui caractérise son talent. Mais les choses du théâtre sont subordonnées à une immuable liturgie, et l'on sent bien, sous les éloges des critiques amis, que M. Hervieu a transgressé à certains rites. On lui a fait surtout ce reproche, que sa pièce ne finissait pas! Comme si quelque chose finissait dans la vie! Est-ce que la vie ne continue pas, et malgré les désastres des uns et la mort des autres, ne reste-t-il pas toujours quelqu'un? Shakespeare, il est vrai, pour satisfaire les critiques de son temps — les mêmes sans doute que ceux d'aujourd'hui — faisait s'entretenir successivement tous ses personnages, le dernier se tuant lui-même; leurs cadavres jonchaient la scène au dernier tableau, et, grâce à ce procédé simple, mais radical, on pouvait considérer que la pièce était vraiment finie.

Monsieur le préfet de police, gardien des bonnes mœurs — et des mauvaises aussi — a eu, paraît-il, un instant le projet d'intervenir dans les culottes des dames cyclistes. C'est une grave question que celle de la tenue féminine à adopter pour ce genre d'équitation. Dans les familles, même les plus rigoristes, le principe de la bicyclette appliqué aux femmes, ou, si vous aimez mieux, le principe des femmes appliquées à la bicyclette, a fini par triompher des répugnances des douairières: les frères, les amis des frères, les pères, les oncles, tous ces messieurs en font, enfourchent leur machine à l'heure qui leur plaît, au gré de leur caprice, sans être obligés de faire atteler, et



vous voulez que les sœurs les cousines, les jeunes mères restent au château, à tricoter des brassières pour les petits pauvres ou à jouer du Saint-Saëns ou du Grieg pour, ensuite, aller se faire voiturier lentement sur les routes? Donc les grand-mères ont cédé, mais elles résistent obstinément à la culotte, elles ne tolèrent que la jupe courte. Le préfet de police n'est pas à ce point sévère: il ne voulait pas proscrire ce vêtement inférieur et masculin, il voulait seulement remédier à un abus organisé par certaines personnes qui n'avaient de la bicyclette que la culotte et s'étaient dessiné des tenues qui, pour être agréables à l'œil, n'en étaient que plus contraires aux

mœurs et en opposition avec les règlements. On parlait, à la préfecture, de créer un comité spécial, composé de vieux messieurs austères, qui eussent été chargés d'apprécier le plus ou moins de pudicité des costumes de dames cyclistes. Heureusement, M. Lépine a de l'esprit : il a compris que la meilleure police est celle qui se fait toute seule et que les mascarades intéressées de ces demoiselles tomberaient sous le ridicule. C'est ce qui a eu lieu.

Les femmes homicides ont fait parler d'elles ce mois-ci. C'est d'abord Madame Boulton : elle avait tué roide, d'un coup de revolver, son amant, M. Gläser, qui avait obstinément refusé de l'épouser et qu'elle soupçonnait de vouloir l'abandonner complètement. Madame Boulton qui, d'après le comptes rendus, n'a rien d'une héroïne ni dans la physionomie ni dans le langage, a passé en cour d'assises, et le jury, le bon jury, l'a acquittée : c'est la solution obligée toutes les fois qu'il s'agit d'un drame passionnel, et cette solution est la négation absolue de ce principe élémentaire, que personne n'a le droit de se faire justice soi-même. Ce système de justice personnelle présente d'ailleurs cet inconvénient grave, que le justicier s'exagère singulièrement le tort qu'il a subi et inflige à l'objet de sa vengeance une peine généralement disproportionnée. M. Gläser s'est peut-être montré indélicat en voulant se séparer de Madame Boulton, mais, vraiment, cette velléité ne méritait pas une condamnation à mort ; Madame Boulton avait été mariée, puis divorcée : c'est dire qu'elle avait trouvé tout naturel d'abandonner son mari, qui avait cessé de lui plaire, mais qu'elle n'admettait pas que M. Gläser fit un raisonnement analogue à son égard. O logique féminine !

Une autre tueuse d'hommes vient d'acquiescer une triste célébrité, causant le suicide d'un homme qui l'aimait. Mademoiselle Cassive, fière de sa beauté, de ce corps élégant et souple qu'elle montrait hardiment dans les dévêtements de féeries, s'était laissée aimer par M. Bixio fils : le malheureux avait cru qu'elle lui avait aussi donné son cœur, en échange de tout son être, qu'il lui avait voué. A la suite d'une discussion, elle l'avait quitté, sans rupture formelle toutefois ; le pauvre amoureux n'avait pas compris ; il espérait encore, il courait après elle, insista... Peine inutile. Bixio était irrévocablement condamné. On raconte que, exaspérée, pour en finir, elle lui aurait dit : « Vous êtes remplacé ! » et que ces mots, tranchants comme un couperet, auraient déterminé la suprême résolution de Bixio. Pour ma part, je ne crois pas qu'une femme, si irritée, si féroce qu'elle soit, puisse, même à un homme qu'elle n'aime plus, mais qui l'adore, dire de pareils mots.

L'exposition de Bordeaux, dont la qualification est : « XIII^e expo-



sition de la Société philomatique », constituée, depuis trois mois, la grande attraction du Sud-Ouest. La municipalité bordelaise a eu le bon esprit de concéder aux organisateurs le plus vaste et le plus central emplacement de la ville, cette admirable place des Quinconces que borde la Garonne et qui s'adosse aux plus beaux quartiers de Bordeaux : supposez une exposition installée à Paris, dans le Palais-Royal, où l'on pourrait aller plusieurs fois par jour, sans perte de temps, sans dépenses de fiacres, sans préoccupation du retour ! Aussi l'exposition de Bordeaux est-elle un très amusant point de rendez-vous où les élégantes Bordelaises ont organisé un « persil » de cinq à sept qui ne manque pas de piquant.

La visite du lord-maire de Londres a consacré le succès de cette exhibition. La Gironde a fait à ce magistrat une réception que je qualifierai d'exubérante ; il est vrai que l'exubérance est l'état naturel des méridionaux. Il a fallu que sir Reinald ait la tête solide pour ré-

sister aux flots de vins capiteux qui l'ont abreuvé pendant ses promenades dans les vignobles du Médoc, de Saint-Emilion et de Sauternes.

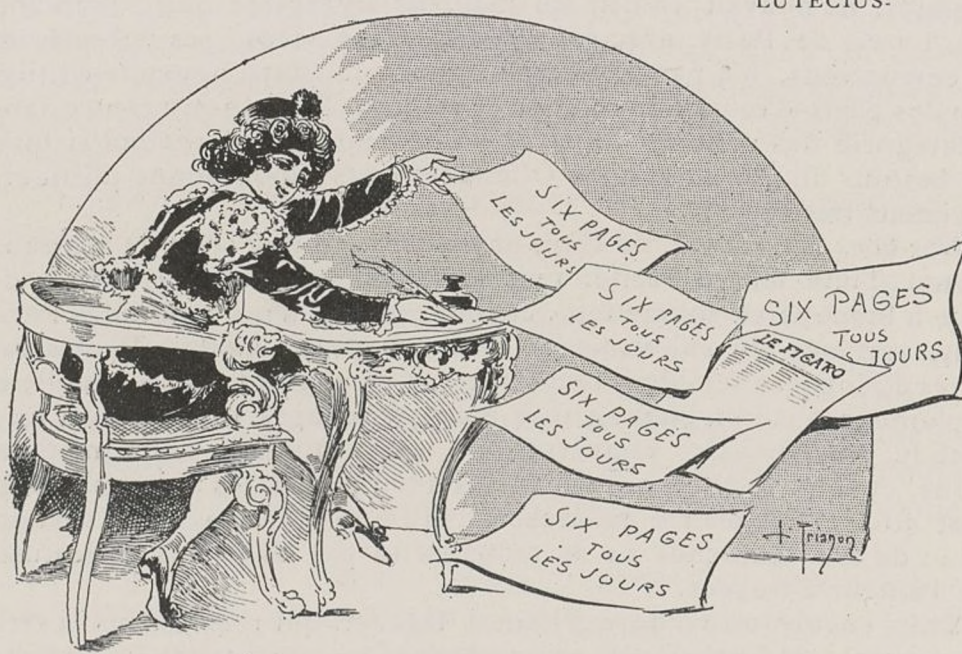


On assure que, parodiant une parole célèbre, il murmurait sans cesse : « Que de vin ! que de vin ! » Souhaitons que cette visite ait une heureuse influence sur nos relations commerciales avec l'Angleterre et que les Bordelais lui vendent assez de vins pour faire récupérer à la France les sommes qu'elle engloutit dans les mines d'or.

L'an dernier, à pareille époque et à cette même place, le *Figaro illustré* publiait une reproduction photographique représentant M. Pasteur dans la bibliothèque de son Institut, au milieu de ses disciples et de ses collaborateurs. Cette image est une des dernières, sinon la dernière, qui reproduise ses traits. Il vient de s'éteindre doucement, dans le calme et la sérénité d'un bienfaiteur de l'humanité. A côté des héros tueurs d'hommes qui ont organisé scientifiquement cet instinct de s'entredétruire que n'ont pas aboli des milliers d'années d'une civilisation superficielle, on dirait que la Providence a désigné des êtres infiniment bons, destinés à devenir des sauveurs d'existences. Pasteur a été de ceux-là, et aucun monument ne sera assez haut pour célébrer cette noble gloire. Pasteur, en cette fin de siècle, a refait ce qu'a défait Bismarck.

Le *Figaro* annonce que, dès les premiers jours d'octobre, il paraîtra chaque jour avec six pages au lieu de quatre. Le flot toujours montant des informations, des correspondances, des télégrammes ne peut plus être contenu dans le cadre étroit des journaux de l'ancien modèle. Pour s'en convaincre, il faut avoir assisté à la confection d'un numéro, lorsque le metteur en pages annonce, d'un air navré, au secrétaire de la rédaction qu'il y a six colonnes de trop, sans compter vingt-quatre colonnes arriérées des jours précédents. Et alors commence un douloureux travail de coupures, de suppressions, un affreux casse-tête chinois ; on tronque les dépêches les plus intéressantes, on condense en quelques lignes des renseignements qui auraient eu besoin de développements ; on élimine le superflu pour faire place au nécessaire. Grâce à ses six pages, le *Figaro* pourra donner satisfaction à ses lecteurs et leur fournir chaque matin le tableau fidèle des dernières vingt-quatre heures.

LUTÉCIUS.



Les Livres

La librairie Plon et Nourrit, qui a centralisé, depuis plusieurs années, la publication des almanachs populaires, nous envoie son petit ballot. Il y en a pour tous les goûts et pour tous les âges. Je m'étonne de la persistance de cette littérature primitive et plusieurs fois séculaire ; j'avais cru que le journal, qui pénètre aujourd'hui jusque dans les plus inaccessibles hameaux, aurait rendu superflue la publication de ces renseigneurs annuels, qui rééditent sempiternellement les mêmes pronostics, les mêmes images et les mêmes *anas*. Il n'en est rien, et l'almanach prospère toujours. Nostradamus et Mathieu de la Drôme continuent à vaticiner, s'accommodant tant bien que mal aux découvertes de la science moderne. Chacun achète l'almanach de ses goûts, de sa profession ou de ses croyances ; d'ail-

leurs, le paysan, qui n'a guère le temps de lire l'été, aime à trouver dans l'almanach qu'il épèle l'hiver, le résumé de l'année écoulée et les pronostics pour l'année à venir.

En ces mois d'août et de septembre, la librairie se recueille ; c'est du moins ce qu'il semble au public. Mais elle n'est point inactive, car, précisément, à cette époque elle prépare sa rentrée, la Noël et les étrennes.

Parmi les livres appelés à faire sensation, il en est un qui ouvrira brillamment la série des publications de luxe de cet hiver : je veux parler des *Cavaliers de Napoléon*, par Frédéric Masson pour le texte et par Edouard Detaille pour les gravures. L'écrivain et le peintre doivent être associés dans le titre, comme le pinceau de l'un s'associe intimement à la plume de l'autre. M. Frédéric Masson a apporté à l'œuvre son exactitude d'historien et de merveilleux manieur de documents ; Edouard Detaille y a appliqué ses qualités de précision, sa connaissance imperturbable des moindres détails des uniformes, aux-

quels il ajoute, en grand peintre qu'il est, la pénétrante intuition de l'âme du soldat, telle qu'elle vibrait à ces époques héroïques. Ses soldats ne sont pas des mannequins habillés, ce sont de vrais guerriers.

Ce volume, édité par la maison Boussod, Valadon et Cie, dans le format bien connu par les bibliophiles, de *L'Abbé Constantin*, de *Flirt*, de la *Revue des lettres et des arts*, etc., contient trente-deux



Copyright 1895 by Boussod, Valadon & Co.

planches en photogravure, dont un frontispice en couleur. Le tirage est limité à mille exemplaires, en grande partie souscrits à l'heure où nous écrivons ces lignes.

Nous plaçons ici une reproduction d'une des plus intéressantes illustrations du volume, trop réduite, assurément, et qui ne donne qu'une idée bien imparfaite de la planche en photogravure.

Les chasseurs, auxquels ce fascicule est particulièrement dédié, nous sauront gré de leur signaler un petit manuel intitulé simplement *La Chasse* et qui contient, résumées en quelques pages, toute la législation, la jurisprudence et la doctrine existant en matière de chasse. Cette commode et utile plaquette est publiée sous les auspices du préfet de police. Cette indication suffit pour lui donner une incontestable autorité.

En coïncidence avec l'ouverture de l'exposition du centenaire de la lithographie, la librairie May et Motteroz vient de mettre en vente un nouveau volume de la bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts : *La Lithographie*.

Notre collaborateur et ami, Henri Bouchot, conservateur au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, a su rendre attrayante l'étude de cet art, presque abandonné aujourd'hui, et qui durant un siècle a cependant produit tant de chefs-d'œuvre et a si efficacement contribué à la vulgarisation de l'art.

La partie du livre consacrée à la technique de la lithographie est traitée avec une parfaite connaissance des procédés si délicats de cet art, où la main de l'ouvrier, plus qu'en tout autre, joue un rôle important. Le volume est surabondamment illustré de fac-simile des lithographies les plus intéressantes, dues au crayon de Carle Vernet, de Daumier, de Raffet, de Charlet, de Gavarni, etc.

Pour illustrer *Bel-Ami*, de Guy de Maupassant, l'éditeur Paul Ollendorf ne pouvait choisir un meilleur interprète que Ferdinand Bac. La vie de Paris, avec ses élégances, ses vices, ses voluptés et ses corruptions, n'a pas de secrets pour lui. Cette nouvelle édition d'un des chefs-d'œuvre de ce cher et regretté Maupassant rentre dans la catégorie des volumes illustrés à bon marché qui répond si bien aux besoins du public et dont Ollendorf nous a déjà donné plusieurs spécimens très réussis.

Nos bons Normands, de Gyp, présentent, en une série de tableaux vivants d'une féroce vérité, tout le déroulement de l'existence de plage à laquelle se soumettent, chaque année, d'innombrables Parisiens, victimes du snobisme et esclaves de la mode. Toutes ces scènes dialoguées semblent recueillies au moyen de la photojumelle et du phonographe ; on connaît tous ces personnages, on les a vus, on a entendu leurs banales conversations, leurs âneries, leurs insipides potins, et Gyp, pour se venger de les avoir subis, les a impitoyablement notés. Vengeance inefficace d'ailleurs, car, soyez-en certain, aucun de ces fantoches ne se reconnaîtra pas dans ces caricatures que l'auteur a tracées.

Voici encore un volume d'Ernest Daudet, qui rentre dans la série des œuvres mi-historiques, mi-romanesques auxquelles il excelle. Les aventures de *Don Rafaël* se passent pendant la guerre d'Espagne, en 1807-1808. Le cadre se prête merveilleusement à l'action dramatique ; le bruit des batailles s'y mêle aux duos des fiancées, les intrigues de la politique aux diplomaties de l'amour. Le volume est publié par Plon et Nourrit, qui ont également édité *La Faute de Jeanne*, roman ému et dramatique, simple et poignant à la fois, de M. H. Maisonneuve.

T. G.

TOUR EIFFEL. — Tous les jours de dix heures du matin à la nuit ; au premier étage : brasserie (déjeuner).

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Services rapides entre PARIS et BARCELONE. — Billets directs. Enregistrement des bagages. — Trajet rapide en 23 heures 10.

La Compagnie P.-L.-M. a organisé des services rapides permettant d'effectuer

le trajet de Paris à Barcelone, et vice versa, via Lyon-Cette, en 23 heures 1/4. ALLER. — Départ de Paris, les lundis, jeudis et samedis à 9 h. 25 matin ; arrivée à Narbonne le lendemain à 1 h. 53 matin, à Perpignan à 3 h. 2 matin et à Barcelone à 8 h. 33 matin.

RETOUR. — Départ de Barcelone les lundis, jeudis et samedis à 6 h. soir, de Perpignan les lundis à minuit 22, de Narbonne à 1 h. 44 matin ; arrivée à Paris à 5 h. 54 soir.

Les autres jours de la semaine, les trains de Paris à Barcelone partent de Paris à 9 h. 25 matin et arrivent à Barcelone à 10 h. 20 matin et ceux du retour partent de Barcelone à 1 h. 45 soir pour arriver à Paris à 5 h. 54 soir.

Dans le train partant de Paris à 9 h. 25 matin, composé de voitures de 1^{re} classe à couloir et cabinet de toilette, circule un wagon-restaurant.

Dans le train arrivant à Paris à 5 h. 54 soir circule entre Cette et Paris une voiture directe de 1^{re} classe à couloir et cabinet de toilette.

Ce train prend à Cette les voyageurs de 2^e classe pour Paris.

CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre PARIS et BRUXELLES. — Trajet en 5 heures

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir. Départs de Bruxelles à 7 h. 48 et 8 h. 57 du matin, midi 58, 6 h. 03 et 11 h. 43 du soir.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 48 du matin. — Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 03 du soir.

Services directs entre PARIS et la HOLLANDE. — Trajet en 10 h. 1/2

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 h. du soir. Départs d'Amsterdam à 7 h. 20 du matin, midi 30 et 6 h. 10 du soir. Départs d'Utrecht à 7 h. 58 du matin, 1 h. 8 et 6 h. 54 du soir.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES par Rouen Dieppe et Newhaven.

(Voie la plus économique).

DOUBLE SERVICE QUOTIDIEN A HEURES FIXES. (Dimanche compris).

Départs de Paris Saint-Lazare : 9 h. 30 matin et 9 h. soir.

Arrivées à Londres : London-Bridge, 7 h. soir et 7 h. 40 matin ; Victoria, 7 h. soir et 7 h. 50 matin.

Départs de Londres : London-Bridge, 9 h. matin et 9 h. soir ; Victoria, 9 h. mat. et 8 h. 50 soir.

Arrivées à Paris Saint-Lazare : 6 h. 35 soir et 8 h. matin.

Billets simples (valables pendant 7 jours) : 1^{re} classe, 43 fr. 25. — 2^e classe, 32 fr. — 3^e classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour (valables pendant un mois) : 1^{re} classe, 72 fr. 75. — 2^e classe, 52 fr. 75. — 3^e classe, 41 fr. 50.

Service postal. — Le service postal pour l'Angleterre (via Dieppe-Newhaven) est assuré par le train partant de Paris-Saint-Lazare à 9 h. du soir.

Les lettres déposées avant 8 h. 25 du soir au bureau de la rue d'Amsterdam et celles jetées dans les boîtes de la gare Saint-Lazare (salle des pas perdus) avant 8 h. 50, sont distribuées le lendemain matin à Londres.

Transport en grande vitesse de messageries, primeurs, fruits, légumes, fleurs, etc., entre Paris et Londres. Trois départs par jour toute l'année.

Les expéditions remises à la gare Saint-Lazare pour les trains partant à 3 h. 40, 4 h. 10 et 9 h. du soir parviennent à Londres le lendemain à 8 h. 45, à 9 h. 15 du matin ou à midi 45.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

EXCURSIONS

En Touraine, aux châteaux des bords de la Loire et aux stations balnéaires de la ligne de Saint-Nazaire au Croisic et à Guérande.

Premier Itinéraire : 1^{re} classe 86 francs. — 2^e classe 63 francs. Durée : 30 jours.

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, Saumur, Angers, Nantes, Saint-Nazaire, Le Croisic, Guérande, et retour à Paris, via Blois ou Vendôme, ou par Angers, via Chartres, sans arrêt sur le réseau de l'Ouest.

NOTA. — Le trajet entre Nantes et Saint-Nazaire peut être effectué, sans supplément de prix, soit à l'aller, soit au retour, dans les bateaux de la Compagnie de la Basse-Loire.

La durée de validité de ces billets peut être prolongée une, deux ou trois fois de dix jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 % du prix du Billet.

Deuxième Itinéraire : 1^{re} classe 54 francs. — 2^e classe 41 francs. Durée : 15 jours.

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, et retour à Paris, via Blois ou Vendôme.

En outre, il est délivré à toutes les gares du réseau d'Orléans, des Billets aller et retour comportant les réductions prévues au tarif spécial G. V. n° 2 pour des points situés sur l'itinéraire à parcourir, et vice versa.

Ces billets sont délivrés toute l'année à Paris, à la gare d'Orléans (quai d'Austerlitz), aux bureaux succursales de la compagnie et à toutes les gares et stations du réseau d'Orléans, pourvu que la demande en soit faite au moins trois jours à l'avance.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par le Figaro illustré sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du Figaro, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières.



LE RENDEZ-VOUS (CHASSES DE MADAME LA DUCHESSE D'UZÈS).

LA CHASSE À COURRE

PAR CH. DE COYNART



bois, et de victoires de l'homme sur la bête; expression enfin qui, pour les amis du passé, évoque la vision moyenâgeuse de seigneurs à panaches, de gentes dames à palefrois et de nerveux levriers, hardés pour le départ dans les cours des châteaux à pont-levis.

Car Regnard écrivait :

Ces occupations et ces nobles travaux
Sont les délassements des plus fameux héros,
Et lorsqu'à leurs souhaits ils ont calmé la terre,
Ils mêlent à leurs jeux l'image de la guerre.

Aujourd'hui si les laisser-courre sont encore l'apanage de quelques descendants de la chevalerie et de hobereaux fanatiques, ils le sont aussi de ceux à qui la fortune permet de satisfaire leur goût pour cette merveilleuse distraction. Mais tous s'inclinent comme religieusement devant la tradition et, quel que soit l'équipage, vous en verrez le chef et les piqueux profondément imbus des préceptes de Jacques Dufouilloux et de Gaston Phœbus.

Or je me contenterai ici de retracer des scènes aperçues : coins de forêt où la trompe résonne, coins de feu où les récits de vénerie se dévident, et d'esquisser à larges traits le vaste tableau d'une chasse. Les fervents revivront, j'espère, avec moi des souvenirs semblables aux miens, et ceux qui n'ont pas été

entraînés aux « déduits de Saint-Hubert » concevront peut-être une vague idée de ce plaisir pour lequel le roi Louis XIII faisait parfois attendre ses ministres.

LE BOIS

Il est évident que pour chasser il faut un animal. C'est l'histoire du vieux proverbe du lièvre et du civet. Or bien des gens s'imaginent qu'on arrive sous bois avec des chiens, qu'on lâche ceux-ci, et puis que... en avant ! Il est vrai que dans certaines forêts très peuplées de grands animaux, on emploie quelquefois cette méthode. C'est ce qu'on appelle « fouler ou attaquer à la billebaude. »

Mais c'est un moyen fort douteux, et l'on n'en use guère que comme pis-aller.

Une bonne dame me disait un jour : « Faut-il être cruel pour faire courir comme ça une pauvre bête devant des chiens ! »

Il est évident que l'excellente femme ne se doutait pas du travail savant et délicat qui précède « la course du pauvre animal » et que le personnage du *valet de limier* lui était totalement inconnu. C'est pourtant là le *Deus ex machina* d'un équipage. Un animal bien donné au rapport, et voilà faite une bonne partie de la besogne.

C'est au petit jour que les hommes chargés du bois doivent être en forêt. Ils se partagent la contrée et chacun s'en va d'un bon pas, avec son limier à la botte, tenu par le trait, le long de la plaine et des allées. L'explication de leur ouvrage est bien simple. Les animaux quittent le bois la nuit pour aller aux gagnages et rentrer avant l'aurore. Le limier, chien de grand nez, discret et prudent, sent une voie et *se rabat*, c'est-à-dire tire sur le trait. L'homme marque la place par une brisée et contourne l'enceinte. S'il ne trouve pas la sortie, c'est que l'animal est là, évidemment. Si au contraire il a connaissance de la voie fuyant, il recommence le même manège pour l'enceinte suivante, et cela jusqu'à ce qu'il ne rencontre plus la sortie. Alors son animal est *rembuché*.

Cela peut sembler facile, mais en réalité c'est très dur de parvenir à la certitude qu'on a devant soi, à quelque cent mètres, un animal couché, établi à sa *reposée*, et sur lequel vers midi on amènera l'équipage. Et puis il faut savoir également, lorsqu'il s'agit d'un cerf, quelle est sa tête ; lorsqu'on rembuché un sanglier, quel est son poids.

Quand on aura appris à examiner, dans l'empreinte, si c'est un pied long ou rond, s'il a quelques connaissances devant ou derrière, les pinces aiguës ou rondes, tirant la terre à lui ou non,

les côtés usés ou tranchants, la sole pleine ou creuse, le talon large ou étroit, la jambe large ou serrée, les os usés ou tranchants, bien ou mal tournés, haut ou bas jointés, on ne possèdera encore qu'un bien mince apprentissage dans cette science aux mille détails qui permet à certains veneurs de reconnaître après

des mois, quelquefois même après des années, le volcelest d'un animal déjà rencontré.

Mais aussi quel intérêt elle offre cette recherche minutieuse, cette première lutte dans laquelle, seul avec son limier, on s'ingénie à débrouiller les randonnées nocturnes d'un animal; et



UN CARREFOUR DANS LA FORÊT DE RAMBOUILLET.

quelle satisfaction d'amour-propre quand, après maintes marches et contremarches, on arrive à tourner une enceinte d'où l'on a la certitude que l'animal n'est pas sorti!

Il y avait à l'équipage de MM. d'Onsembray et de Vatismesnil un piqueux nommé Vol-au-Vent dont les brisées mentaient bien rarement, et plusieurs fois cet homme donna des animaux qu'il avait vus par corps, couchés.

Il s'en approchait en rampant, et alors vous pensez si son rapport était exact.

« Un dix-cors, annonçait-il mystérieusement aux maîtres d'équipage. Il porte douze. Bien juste, mais enfin le douzième compte; on peut y accrocher une gourde. »

Et l'animal pris, on constatait l'exactitude de ses paroles.

Seulement, avec cette façon de procéder, il risquait gros de faire bondir son cerf, et alors adieu le travail de la matinée. Mais il s'y aventurait rarement et il était si adroit que jamais, je crois, pareille mésaventure ne lui advint.

Faire le bois procure un tel plaisir que les chasseurs eux-mêmes ne dédaignent pas de s'y adonner, et j'en connais qui réussissent en professionnels.

Mais enfin ce prologue de la chasse est joué entre peu d'acteurs et sans spectateurs. La pièce ne commence qu'avec :

LE RENDEZ-VOUS

Qui peut avoir oublié, l'ayant contemplé une fois, le tableau animé, pittoresque et pimpant qu'offre un lieu de réunion au milieu d'une forêt, quand on amène la meute, suivie de chevaux en main, puis qu'arrivent les chasseurs, les voitures, les curieux, et que tout ce monde circule, cause, rit et caquette.

Vous souvient-il, veneurs, de ces carrefours aux aspects grisâtres sous le pâle soleil d'hiver. La maison de garde, dans un coin, blanchie à la chaux, au milieu de son jardinnet palissadé, s'ouvre à tout venant. A l'intérieur, devant une flambée qui pétillait dans la haute cheminée noircie de fumée, les hommes revenant du bois, encore en veste et en guêtres se hâtent de finir leur repas pour endosser ensuite la tenue de l'équipage et chausser les lourdes bottes. A leur visage, on augure immédiatement du rapport. Mais on ne les interroge que rarement et timidement. A l'arrivée du chef d'équipage, chacun d'eux, tête nue, est venu rendre compte, à mi-voix. C'est tout au plus si le geste de la main qui tenait la cape a pu vous indiquer de quel côté de la forêt se trouve le fort où l'animal est rembuché. L'a-t-on à sa reposée ou fuyant, solitaire ou bien en compagnie? Le maître seul le sait et prendra une décision.

Respect au rite. Mystère et discrétion.

Pourtant quelquefois le secret s'ébruite, mais de bouche à

oreille, et l'on rirait bien, n'est-ce pas, si quelque novice un beau jour s'avisait d'annoncer en criant :

« On a un animal de telle espèce, à tel endroit! »

Au dehors, ce ne sont qu'allées et venues. On va examiner la meute, gardée près des arbres par un valet de chiens dont le fouet fait taire les braillards qui s'ennuient; on échange des bonjours et, tandis que les chevaux sous leurs couvertures sont promenés de long en large, on entoure les voitures des dames. A distance, les paysans et les bûcherons, hommes, femmes et enfants, par groupes, se complaisent à ce spectacle de luxe et bruyamment causent à leur manière. De ces heures de rendez-vous, que de silhouettes demeurent dans la mémoire, que de types particuliers on y observe et comme, en pareille occurrence, les détails de la tenue vous permettent de jauger un veneur!

Parmi les membres de l'équipage, c'est-à-dire parmi ceux qui « ont le bouton », le vrai chasseur n'a pas une tenue trop fraîche. Un costume neuf porte la guigne, dit-on.

Quelques-uns poussent le préjugé jusqu'à la négligence. Ce sont généralement gens de terroir. Mais si l'on s'amuse de leurs bottes éculées et du velours rongé de leur cape, on ne les en aime pas moins et l'on apprécie leurs connaissances cynégétiques. Par exemple ceux qui sont mal tenus et malhabiles n'ont point d'excuses.

A côté de ces Nemrods, dont une hirsute peau de bique est le manteau ordinaire, vous voyez le novice, élégant, tiré à quatre épingles et tout flambant neuf, aussi bien pour l'habit que pour le reste. Les anciens le regardent d'un mauvais œil et se méfient de ses renseignements.

Enfin voici les invités, en habits rouges, noirs ou même bleus. Pour eux comme pour les précédents la gamme est pareille. Les pans de leur vêtement montrent immédiatement s'ils ont jamais donné chaud à leur cheval et si ce sont des gens qui « marchent ».

Bottes Chantilly, culotte blanche très bouffante, habit croisé, chapeau de feutre haut de forme rattaché à la boutonnière par un cordon, le tout reluisant, telle est la silhouette du veneur des environs de Paris. Le matin il passe de chez lui dans un fiacre, du fiacre dans un train, du train dans une voiture, de la voiture sur un pur sang, et le soir, après avoir refait les mêmes transbordements en sens inverse, il se dit avec satisfaction : « J'ai pris un cerf ».

« L'habit rouge » de province est moins beau, mais souvent plus utile. Son éperon est moins long, moins nikelé, mais son œil est plus expert, et quand on chasse une quatrième tête, il ne crierait pas « tayaut! » sur un daguet.

Mais au fond qu'importe! on est là pour s'amuser, et si quelqu'un commet d'aventure « une gaffe », on ne lui ménagera pas

les sottises sur le moment, et puis le lendemain on n'y pensera plus. A la chasse on n'est point rancunier.

Pourtant il est un personnage qui mériterait vraiment qu'on le fût parfois; c'est le monsieur qui fait l'important, silhouette que l'on rencontre un peu partout plus ou moins accusée, selon que le chef d'équipage est plus ou moins autoritaire. Car il y a des maîtres qui ne supportent pas qu'on joue les rôles de « J'ordonne » avec leur meute. Cette mouche du coche se présente tantôt sous une forme bourrue, tantôt sous une forme impertinente, mais toujours désagréable.

« Ne prenez pas cette allée, vous gênez le cerf! »

« Vous coupez la voie. Arrêtez-vous! »

« Vous sonnez trop. C'est absurde. »

Et cætera. On finit par n'y plus faire attention et le personnage bénéficie de la bonhomie que chacun généralement apporte en forêt.

Cependant voici un changement à vue. Les hommes sont sortis de la maison du garde. Sous la direction du maître, ils séparent les quatre ou cinq chiens sûrs qui doivent attaquer, et disposent en hardes le reste de la meute.

A ce moment les chasseurs, débarrassés de leurs manteaux, s'approchent des chevaux dépouillés de leurs couvertures et bientôt la cavalcade s'ébranle, la meute en tête derrière les piqueux. Tout cela s'en va par une grande allée, sous les arbres aux fins branchis, habits rouges et veneurs sombres, trompes en sautoir et ceinturons dorés, couteaux battant la cuisse, cavaliers par deux ou par trois... et parmi les jambes des chevaux on distingue longtemps le remous des queues des chiens qui battent l'air comme fouets au vent.

L'ATTAQUE

Moment plein d'anxiété. A la brisée, le piqueux revoit son volcel et pénètre sous bois avec ses rapprocheurs qu'il excite de la voie. Puis il sonne des « tons pour chiens ».

Les veneurs entourent l'enceinte, l'œil et l'oreille aux aguets.

Quelle joie lorsque bientôt on entend l'aboi net d'un chien; qu'ensuite le piqueux se prend à hurler: « Rallie! oh!! à Prince, rallie, oh! » et qu'enfin tous les rapprocheurs se mettent de la partie.

Alors dans le gaulis, parmi les cépées, tandis que les hurlements se font plus chauds, ce sont des froissements brutaux produits par un grand corps qui brousse.

L'animal tourne avant de prendre un parti. Soudain il bondit dans une allée.

« Tayaut! »

Et l'on sonne la vue. Et puis l'on se hâte pour arrêter les rapprocheurs. Le piqueux les tient sous le fouet au bord de la

ligne, pendant que la meute arrive tant que les valets de chiens ont de jambes. Alors on découple.

Un découplé bien fait est à mon avis un des plus beaux spectacles de la chasse. Les quarante ou cinquante chiens, vivement débarrassés des couples, sont maintenus à mesure par les mèches sévères des chasseurs, et quand tous sont libres, le maître d'équipage qui a mis pied à terre salue en montrant la voie avec sa cape. D'un même élan, avec une grande gueulée, la meute se précipite, et après quelques secondes de silence les hurlements reprennent et s'éloignent.

C'est le moment de ne pas muser.

Quels bons temps de galop on fait alors! Mais souvent, hélas! l'animal en rencontre un autre, le pousse devant lui, bon gré mal gré, puis se dérobe et voilà un change.

C'est en pareil cas qu'il est bon de se souvenir des connaissances du pied du lancé, de faire des retours et de se fier aux vieux chiens!

Je me souviens d'a-

voir vu en forêt de Senonches, sous des futaies séculaires, cinq dix-cors ensemble.

Parmi eux se trouvait l'animal de chasse.

J'étais précisément avec le chef d'équipage: « Regardez cela, me dit-il, car vous ne le reverrez sans doute jamais. »

En effet, c'était un spectacle unique que ces bêtes superbes, portant beau leurs lourdes ramures dont nous pouvions compter les andouillers, car nous nous étions dissimulés tandis qu'ils s'avançaient, attentifs seulement aux voix de la meute.

Enfin ils nous éventèrent et s'enfuirent en troupe.

« Laissez faire les chiens! » cria le maître d'équipage.

Et ceux-ci démêlèrent leur animal qui fut pris une heure après.

Malheureusement les choses ne tournent point toujours aussi bien, et puis souvent l'on ne s'a-

perçoit du change qu'au pied. Molière, dans sa comédie du *Fâcheux*, peint bien le désespoir du chasseur en cette occurrence.

Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jeté l'œil,
Que je connus le change et sentis un grand deuil.

Un vieux piqueux, de célèbre mémoire à l'équipage du marquis de Chambray, jetait en pareil cas sa cape par terre en jurant. Ajoutons que pourtant le change était bien rare avec ces chiens français si bellement collés à leur voie.

En outre du change, il y a les ruses et elles sont multiples. Les animaux se défendent bien parfois.

Mais enfin, quoique puissent ourdir ces divers animaux, on en vient à bout puisqu'on les prend.

Bienheureuse minute que celle où l'on entend sonner



LE BAT-L'EAU.



LE CERF AUX ABOIS.

l'hallali, n'en déplaie aux veneurs qui professent un certain dédain pour cette fin, cruelle peut-être, mais toujours captivante :

L'HALLALI

Ici vieille querelle sur la façon de terminer. Doit-on se servir de la carabine ou du couteau ?

Pour le sanglier, tout le monde, je crois, est à peu près d'accord, et sauf par quelques audacieux, la carabine est adoptée.

Les hallalis de cerf sont moins dangereux, sauf quelques cas exceptionnels, mais combien ils offrent de pittoresque et de mouvement !

Un jour, après un débouché, une grande quatrième tête entra dans le jardin d'une maison de village et vint s'adosser à la grille de bois qui donnait sur la rue. A quelque pas, la meute aboyait l'animal, lui fermant le côté par lequel il était arrivé, tandis que le chemin s'emplit de monde : chasseurs, voitures et paysans attirés par le bruit. Le cerf semblait ainsi en cage, et à travers les barreaux on lui grattait le poil. Il ne fut pas facile à servir. On n'y parvint qu'en lui abaissant sur les bois la barre de fer qui maintenait la porte.

En fait d'autre hallali curieux, on en vit un vraiment bizarre il y a quelques années dans la forêt de Senonches. Un dague venait d'être lancé. Il marchait bien, et voilà que tout à coup on entend les abois dans un grand gaulis. On arrive et l'on trouve les chiens le nez en l'air, criant sur leur cerf qui était pendu.

L'animal s'était pris dans un collet à chevreuil. Ces collets sont faits par les braconniers au moyen d'un fort baliveau qu'ils courbent jusqu'à terre et au bout duquel ils disposent leur nœud coulant. Lorsqu'un animal donne dans le piège, il est saisi par l'arbre qui se redresse.

Or le plus amusant ce jour-là, c'est qu'un chasseur qui avait mis pied à terre fut enlevé à son tour dans un second collet tendu à côté.

On en trouverait ainsi à la douzaine, et j'en ai entendu bon nombre pour ma part lorsqu'après la curée, les oreilles encore pleines des fanfares joyeuses, fredonnant l'*Adieu des maîtres*, nous retraitions à cheval.

Ces retraites, qu'elles semblent longues parfois !

La nuit tombe, le bois se fait mystérieux, la plaine silencieuse, et l'on s'en va bercé par le pas d'une monture fatiguée qui baisse le nez vers le sol blanchâtre de la route dont la ligne s'estompée en avant, très monotone.

Il faut bien secouer sa fatigue. Alors on jase.

Quelquefois la lune paraît, et ce sont dans les paysages des aspects délicieusement mélancoliques. Mais j'avais un ami qui détestait cette pauvre Phœbé, non point pour lui, mais pour son cheval. Celui-ci « ruait » à la lune, et le cavalier en éprouvait beaucoup de désagrément.

Mais enfin tôt ou tard les lumières du gîte apparaissent, et l'on oublie promptement les courbatures dans un bon tub.

Le dîner achève de vous remettre, et si l'on est en déplacement dans un château ou dans une auberge, la soirée passe vite au milieu des rancœurs et des discussions... toujours cynégétiques, dont les cheminées auraient les oreilles rabattues si elles en possédaient.

Réunions de camarades, causeries amicales, plaisanteries gauloises que prennent dans leurs remous les fumées des

cigares et des pipes, vie simple et sans tracas, quels souvenirs charmants vous laissez ! et jusqu'à quel âge ne parle-t-on pas des farces qu'on échange, en les élaborant parfois avec tant d'esprit.

Celle-ci par exemple n'est-elle pas digne des meilleurs mystificateurs ? Un de nos amis avait très peur d'engraisser, et sitôt qu'il s'apercevait d'une augmentation d'embonpoint, il s'efforçait de réagir par mille moyens.

C'était pendant un déplacement dans un château. On courait le cerf trois fois par semaine, et entre temps on chassait à tir. Or voici ce qui fut imaginé. Le lendemain de chaque laisser-courre, on s'empara de la culotte d'uniforme de notre homme, et une femme de chambre complaisante fut chargée d'en rétrécir imperceptiblement les jambes. Les deux premières fois le veneur ne s'aperçut pas de grand chose. Mais enfin, comme la culotte

continuait toujours à être diminuée, il fallut bien qu'il remarquât combien son vêtement le serrait. On le vit inquiet. Au bout de quinze jours il se trouvait tellement à l'étroit qu'il descendait difficilement les escaliers. Et puis il jaunissait à vue d'œil. Le malheureux se purgeait !...

Alors on défit tout le travail, mais en laissant quelques points de distance en distance, si bien qu'en montant à cheval il lui sembla que sa culotte craquait du haut en bas. Il regarda, comprit, et comme c'est un homme d'esprit, il fut le premier à en rire.

Joyeux disciples de saint Hubert, je vous salue, car dans ces temps où le goût se

tourne vers les complications intellectuelles, qui sait si ce n'est pas vous qui démêlez encore la voie des plaisirs les plus sûrs !

CH. DE COYNART.



LA CURÉE DU CERF.



LA CURÉE DU SANGLIER.



LA PROMENADE DES CHIENS (M. LE BARON DE CARAYON-LATOURE A VIRELADE).

L'Équipage

PAR PAUL GÉRUZEZ



VALET DE LIMIER FAISANT LE BOIS.

Un grand équipage de chasse se compose de chiens, de chevaux, de piqueux, de valets de chiens à pied et à cheval, de valets de limiers, d'un cuisinier et d'un maître.

Ce personnel se modifie suivant les goûts et la situation de fortune de chacun et peut se réduire au minimum indiqué par Dufouilloux : « a équipage, celui qui possède au moins douze chiens, un limier et un piqueux à cheval ». C'est du reste cet effectif qui a été imposé aux officiers de l'ouverture par la loi ; aujourd'hui, combien peu peuvent en justifier ; il leur est, du reste, bien inutile, puisque leur fonction consiste uniquement à faire chasser à l'œil chez leurs voisins, les électeurs influents... conviés à des battues où ils sont les seuls animaux nuisibles.

Commençons par le chien qui, en vénerie comme partout où il se trouve, est ce qu'il y a de meilleur et y est particulièrement indispensable, pour finir par le maître d'équipage, pour lequel nous ne dirons pas la même chose, car si on ne peut pas prendre sans chien, il est souvent facile de s'en passer.

Les chiens de meute se divisent en deux grandes catégories : le chien anglais et le chien français ; leur examen remplirait un volume, et nous sommes limités ici à une simple énumération. Le déboisement de l'Angleterre en a fait disparaître les animaux courables, et on ne peut y donner aux chiens que le renard et le lièvre. Ces conditions spéciales ont eu pour conséquences forcées la manière de chasser des Anglais et surtout la construction et les aptitudes spéciales de leurs chiens : vigoureux, d'une très bonne santé, vites, peu gorgés, un peu froids à l'attaque et dans l'embarras, très ralliants et très perçants en pays découvert, mais hésitants dans les fourrés.

Les chiens français sont moins vigoureux, manquent souvent de santé, sont très chasseurs, très criants, mais prennent souvent le contre ou le change par amour de la chasse et aiment à musarder sur la voie. Le mélange des deux races réunit le plus souvent les qualités communes, et le bâtard est certainement le chien le plus pratique ; du reste, les races françaises ont aujourd'hui disparu, et la seule qui se soit conservée sans mélange de sang anglais est celle de Virelade, au baron de Carayon-Latour ; elle est le résultat du mélange du saintongeais et du gascon.

Les races anglaises employées à la chasse à courre sont le staghound, le foxhound, le harrier et le beagle. Toutes ces races ont perdu leur caractère essentiel et se sont fondues dans un seul type ; excepté pour les beagles, qui ont encore plusieurs variétés, les autres races sont simplement aujourd'hui le même chien à des tailles différentes, avec des nuances très légères, dont l'examen nous entraînerait trop loin. Nous avons dit que les races françaises pures n'existaient plus ; il y a des bâtards de Vendée, de Saintonge, de Gascogne, de Poitou et de Normandie, et les griffons de Vendée ; ajoutons que dans la plupart des équipages de bâtards, le chenil est formé du mélange de toutes ces variétés ; l'usage presque exclusif de l'étalon anglais ou tout au moins sa fréquente application sous prétexte de santé ou de renouvellement du sang, diminue encore les caractères extérieurs des différentes races. Celles qui prédominent le plus en ce moment et qui survivent le plus à ce croisement incessant sont celles du Poitou et de la Saintonge ; l'usage du griffon en vénerie est très rare, il n'est utilisé que par les petits chasseurs de sangliers, auxquels il rend de grands services à cause de ses qualités comme chien d'attaque.

La question des croisements est l'occasion d'une polémique continuelle et très vive dans le monde des veneurs ; ils ne veulent pas, je ne sais pourquoi, placer la question sur le terrain scientifique, où ils trouveraient la solution qui leur éviterait des tâtonnements et des mécomptes dont ils ne peuvent sortir et où ils resteront tant qu'ils ne voudront pas appliquer cette loi fondamentale de la zoologie, qu'avec deux races on n'en fait pas une troisième, et que le seul moyen de modifier une race est la consanguinité dirigée par la sélection.

Le dressage du chien courant est d'une grande importance ; il est très simple, mais la manière dont il est donné a des conséquences beaucoup plus sérieuses qu'on ne le croit ordinaire-

VII. 47

ment; la seule chose à lui apprendre est celle que tous les chiens font naturellement et dont une seule exception est restée légendaire : c'est de revenir quand on l'appelle. La docilité absolue à



CHIEN ET LIVRÉE DE M. LE BARON DE CARAYON-LATOUR.

l'appel est indispensable pour arrêter les chiens de tête et faire rallier la queue, pour les rompre sur le change, etc. ; le système employé est l'appel nominal répété plusieurs fois devant l'auge où est la soupe; le même exercice se fait également au chenil, où il a l'avantage d'abord de pouvoir se répéter plusieurs fois dans la journée et où l'esprit du chien n'est pas troublé par l'impatience de manger; on fait monter les chiens au banc et, placé au fond du chenil, le piqueux les fait venir à lui les uns après les autres et les caresse; il les renvoie au banc par un mouvement d'ensemble ou individuellement. Cet exercice a l'avantage d'être une distraction qui rompt la monotonie du chenil, il devient rapidement un amusement pour les chiens, qui le font très gaiement; le dressage est bien plus rapide que lorsqu'il a lieu seulement à la soupe et il exige bien peu l'usage du fouet.

La soumission obtenue par la douceur laisse au chien l'entier usage de ses facultés et il vous obéit en chasse sans trouble, sans crainte, en pensant toujours à son travail; tandis que les malheureuses bêtes abruties par les coups perdent leur initiative et sont toujours préoccupées d'éviter les mauvais traitements; à la moindre incertitude ils ne savent plus quoi faire. J'ai vu un équipage qui avait été tellement mis sous le fouet par une brute de piqueux qu'au passage des routes les chiens mettaient bas sans oser les traverser et attendaient qu'on les remit à la voie. La docilité absolue ne peut être obtenue qu'avec la fermeté, mais jointe à la douceur; quand on entre dans un chenil, les chiens doivent être gais et caressants, et dans ce cas ils sont généralement propres, bien en chair, le poil luisant: soyez certains alors que les hommes sont doux, aiment les chiens et la chasse; quand vous voyez des chiens tristes, ils sont toujours sales, se grattent, sont raides ou boiteux; les hommes sont des brutaux, des ivrognes et de mauvais veneurs.

Le chien est un carnassier, et la viande doit être l'élément principal de son alimentation; la meilleure nourriture en temps de chasse est la viande de cheval crue, avec un bouillon d'avoine concassée; pendant la saison du repos, du pain d'orge en soupe avec des légumes et de la viande cuite est une nourriture très hygiénique. Le pain de créton a toujours été une drogue, et aujourd'hui, avec les moyens d'épuration chimique, il est un poison; l'insuffisance de matière animale dans la ration a été la cause de la dégénérescence des races de chiens courants en France, dans le Midi surtout, où le régime commun est la diète, et où le bon air et une gousse d'ail rendent obèse un homme ordinaire. L'usage de la viande de cheval est relativement récent dans les chenils français; il est dû à l'exemple des Anglais, qui lui doivent la vigueur et la santé de toutes leurs races de chiens; il y a très peu d'années que l'on sait que la viande ne donne pas de maladie de peau et que le régime végétal est au contraire la cause de l'anémie, qui produit à son tour les maladies de peau

et l'haleine fétide, qui sont le charme principal des favoris des boudoirs et des loges de concierge.

Pendant la saison du repos, les chiens sont, presque partout, trop longtemps au chenil et ne sortent pas assez; le mouvement qu'ils prennent dans la cour d'ébat est insuffisant, les promenades dehors sont trop courtes et les poumons ne fonctionnent pas assez, faute d'allure vive. Dans les équipages modestes, les chevaux sont tout au vert ou vendus, les hommes employés au jardinage sortent les chiens à pied et trop rarement; le mieux est de donner tous les jours une bonne promenade à une bonne allure moyenne, les chiens restent en condition, se battent moins au chenil, se donnent moins de dents, et vous évitez ces longues tournées d'entraînement que l'on donne ordinairement pendant les quelques jours qui précèdent les premiers laisser-courre; presque toujours mal dirigés, ils se traduisent par de longues stations dans les cabarets, suivies de retours à une allure désordonnée, où les chevaux se claquent et les chiens s'étrufent.

Avant les découplés, quand il fait encore trop sec pour chasser, il est très avantageux de faire l'entraînement de l'équipage avec des drags, qui ont l'avantage d'éviter aux chiens et aux chevaux les terrains durs des routes; on leur donne un parcours d'une longueur progressive qui permet d'arriver, en temps utile, à une condition complète; sans compter que c'est un sport très amusant, qui nous fait attendre plus patiemment le moment où l'on pourra chasser sérieusement.

La légende qui consiste à faire croire que la chasse à courre est la course folle, en ligne droite, à la queue des chiens, où l'on passe partout derrière eux en franchissant des obstacles formidables, est complètement inexacte. Dans la plus grande partie de la France, il n'y a pas d'obstacles, et là où il y en a, ils sont infranchissables, excepté aux environs de Pau, où l'on chasse à l'anglaise en sautant dans le train; partout ailleurs la clôture se grimpe ou se traverse; en somme, le saut se résume à quelques fossés de route ou de bordure de forêt, qui se passent à une allure modérée et que les sages évitent le plus possible, car quand on doit rester plusieurs heures sur le dos d'un cheval, on ne lui fait faire que les efforts absolument indispensables; aussi notre cheval de chasse n'est-il pas suffisamment construit en hunter: tant mieux s'il l'est, mais un modèle de cheval de selle moyen, comme celui dont on est obligé de se contenter, malheureusement, aujourd'hui, est suffisant; du fond, de bonnes jambes et un bon appétit sont les qualités que l'on doit rechercher avant tout.

Quand on ne dépasse pas quatre-vingts kilos, le cheval de pur sang est de beaucoup le meilleur en tout pays; du reste,



CHIEN ET LIVRÉE DE M. LE VICOMTE GAETAN DE CHÉZELLES (FRADIN, PIQUEUX).

le modèle et la race du cheval de chasse est de peu d'importance, la question principale est la condition; un bidet de pays, bien entraîné, vous fera une excellente campagne, et le plus beau et le

meilleur hunter sera claqué en quelques chasses, s'il n'est pas bien préparé.

Le comte Henri de Chézelles a écrit sur ce sujet un livre excellent, qui est le résultat d'une longue pratique; après l'avoir lu, on est presque convaincu qu'il n'y a pas de mauvais chevaux, mais seulement des chevaux en mauvaises conditions. L'entraînement se borne habituellement à de très longues tournées au grand trot, exécutées sur les grandes routes, sans méthode, sans gradation et sans les soins d'écurie indispensables ni la nourriture appropriée; ce travail, donné à l'improviste, commencé toujours trop tard, a pour résultat ordinaire de baisser les chevaux et de les rendre raides et sensibles des pieds, en un mot, de donner le résultat absolument opposé à celui qu'aurait produit un entraînement rationnel, lequel est très difficile à bien donner. L'entraînement de chasse demande un très grand tact: le cheval qui doit rester au travail pendant de longues heures, même des journées entières, doit pouvoir vivre tout ce temps sur sa propre substance et garder un volume en conséquence; là est le point délicat et sur lequel l'expérience est difficile à acquérir.

Parmi les soins à donner en rentrant à l'écurie, pour lesquels chacun a un peu sa méthode, je recommanderai, après une longue pratique, le lavage des membres à l'eau bien chaude, qui évite bien des engorgements et repose beaucoup le cheval; je pense qu'une fois les chasses terminées, il est très mauvais de laisser les chevaux au régime complet du vert et du repos absolu dans la prairie, surtout pour les vieux, qui, une fois hors de condition, peuvent bien rarement s'y remettre; le meilleur régime est la mise à l'herbe pendant la nuit seulement; dans le jour, la chaleur et les mouches exténuent le cheval, qui ne mange pas; il faut la nuit dehors et le jour à l'écurie, avec une ration d'avoine de huit litres en moyenne et un travail de quelques heures au trot modéré donné sur une voiture très légère, tous les deux jours; les jambes, n'ayant pas à subir la fatigue causée par le poids du cavalier, bénéficient du mouvement qui active la circulation et les dégorge rapidement; avec ces précautions, les chevaux restent en demi-condition et sont remis facilement en forme.

Il y a des équipages formés par la réunion de plusieurs veneurs, qui fournissent chacun leurs chiens: c'est le parlementarisme appliqué à la vénerie, avec interruption, interpellation, discussion du budget, et le plus souvent remise de la prise au prochain découplé. Dieu vous garde de ces rallies-Péteau!

D'autres vivent sous le régime du pouvoir absolu d'un chef choisi par les souscripteurs; les fonctions

montant des souscriptions. Les droits du souscripteur consistent à payer régulièrement sa cotisation, à garder vis-à-vis des chiens et des hommes le silence le plus absolu; ses seules actions de chasse consistent à la suivre et surtout à la perdre.

Le véritable équipage appartient à un seul maître, qui en fait



UN RELAIS DE CHIENS DANS LA FORÊT DE COMPIÈGNE (M. LE MARQUIS DE L'AIGLE).

tous les frais et qui n'est suivi que par les veneurs, auxquels il a donné le droit de porter sa tenue et son bouton.

Le maître d'équipage a les qualités et les défauts communs au reste de l'humanité, mais voulant respecter ici le mur du chenil de la vie privée, nous ferons simplement l'énumération de ceux qui sont le plus connus par la qualité de leurs chiens et leur savoir comme veneurs.

D'après une statistique récente, faite par M. le comte Le Coultoux, il y a en France environ quatre cents maîtres d'équipages, dont deux sont des maîtresses.

Soyons Français: côté des *Dianes* d'abord, celui des hommes après:

La duchesse d'Uzès chasse le cerf dans les grands bois de Bonnelle et la forêt de Rambouillet, qui sont contigus; la meute se compose de quatre-vingts chiens, la plupart bâtards de Vendée, achetés au Poré, et le reste élevé à l'équipage; les chiens sont servis par trois hommes montés: Armand, Emile son frère et Laverdure; deux hommes à pied; la tenue est rouge, à la française; le bouton est porté par Monseigneur le duc de Chartres, le duc de Luynes, le duc d'Ayen, le duc de Mortemar, comte de Galard, marquis et comte de Talhouët, duc de la Trémouille, comte de Saulty, duc de Brissac, duc de Plaisance, comte Potocky, Aubry-Vitet, R. Brinquant, M. de la Haye-Jousselin, M. de Biré, vicomte Charles de la Rochefoucault, MM. Bapst, Frédéric Mallet, Le Harivel, marquis de Sesmaison, M. de Taine, comte de Cholet, comte de Chabrol, comte de Caraman, comte de Maillé, comte de Sapia, etc.

La duchesse est à la fois son premier piqueux et son meilleur valet de limier, elle fait souvent le bois et donne toujours d'excellentes brisées, elle suit de très près et possède à un haut degré les qualités du vrai veneur: une grande endurance à la fatigue, une grande persévérance et beaucoup de tête, toutes choses très rares chez les femmes (heureusement pour nous autres).

L'émule de la duchesse, Madame Guimet, ne lui cède en rien comme veneur, et la fière devise de son bouton (Présente au ferme) est la juste expression de son énergie. Madame Guimet



CHIEN ET LIVRÉE DE M. LE VICOMTE DE MONTSAULNIN (DAGUET, PIQUEUX.)

du chef consistent à chasser à sa manière, à n'admettre aucune observation ni conseil et à empocher la forte somme,

habite le château de Demigny, autrefois au marquis de Foudras, dont elle suit la célèbre tradition : sa meute se compose de vingt chiens de Gascogne et d'autant de Briquets, destinés au lièvre ; les grands chiens chassent chevreuils et sangliers ; il y a à l'équipage deux hommes montés et un valet de chien à pied.

Le baron de Carayon-Latour conserve toujours la célèbre meute de Virelade, que son oncle avait formée avec des chiens de Saintonge et de Gascogne ; nous avons déjà dit que ce sont les seuls chiens français actuellement sans mélange d'anglais ; ils demandent beaucoup de soin et se trouvent très bien des bains de mer et surtout de la viande de cheval, qu'ils mangent seulement depuis deux ans. C'est un bel équipage, très bien tenu et très bien mené ; il chasse avec succès le chevreuil ; ses qualités prédominantes sont la finesse du nez et la gorge.

Un des équipages le plus célèbre est Picard-Piqu'Hardi, devenu légendaire par la manière dont les trois frères de Chézelles l'ont pendant si longtemps conduit ; le vicomte Gaëtan de Chézelles, qu'une mort prématurée vient d'enlever à l'affection des siens, avait suivi la trace de son père et de ses deux oncles. Les bâtards de Picard-Piqu'Hardi sortent de chiens normands du marquis de Béthune et du comte de la Broise, de saintongeais, et de poitevins du marquis de Saint-Légier et du comte des Jamonnières ; du côté anglais, les reproducteurs viennent de chez le duc de Beaufort, duc de Rutland, Lord Fitz-William et de l'équipage de Lord Fitz-Harding.

Le vicomte de Montsaunin a une meute de bâtards poitevins, à laquelle la sélection a donné une élégance et une légèreté d'où résulte un grand cachet de race qui la fait rechercher par tous les veneurs désirant donner du type à leurs chiens. L'équipage de la Grande Garenne se remonte par un élevage qui est certainement le plus important de France, puisqu'il compte cent cinquante élèves par année, dont vingt seulement sont conservés pour la remonte de l'équipage ; le reste est vendu.

Le marquis de l'Aigle chasse avec quatre-vingts chiens anglais dans les forêts de Laigue, de Compiègne et d'Ourscamps ; il y a sept hommes au chenil, un piqueux, un valet de limier, trois valets de chiens à cheval et deux à pied ; presque tous vont au bois, et quiconque a été admis à suivre ce célèbre vautrait, a pu constater qu'ils font leur quête avec un grand soin, surtout le piqueux Renard qui donne toujours d'excellentes brisées ; le premier laisser-courre de l'équipage du Francport est daté, sur le livre de chasse, du 3 novembre 1790 ; son histoire, depuis cette époque, serait longue, car il est peut-être le seul qui ait découlé pendant toute la période révolutionnaire.

Le marquis du Bourg de Bozas chasse le lièvre avec vingt-cinq beagles de première qualité ; cet équipage mérite une attention toute spéciale, parce qu'il est le seul où l'on chasse à l'anglaise, à la queue des chiens, droit derrière eux, en passant dans le train les nombreux obstacles qui coupent les plaines de Saint-Hubert. Le marquis et ses deux fils sont toujours à leurs chiens... et souvent les seuls.

Il faudrait un volume pour citer le nom seulement de tous les veneurs français, et nous n'avons que la place d'en signaler quelques-uns parmi les plus méritants, tels que : M. le comte Boisselin, comte de Brigode, de Chabot ; marquis de Chambray, avec ses chiens normands blanc et orange ; Monseigneur le duc de Chartres, le comte de Joinville, le comte Le Coultreux de Canteleux, MM. de Cornulier, Dupuytrem, Gallice, comte de Goulaine, Firmin-Didot, le célèbre comte de La Beiges, le doyen des maîtres d'équipage ; Bardin, Georges Calman, Paul Labitte, duc de Gramont, duc de Lorge, comte de Beaumont, comte de Béjarry, Arnaud de l'Ariège, comte d'Andigné, Lejeune, master de l'équipage de Pau ; Lebaudy, comte de Greffühle, marquis de l'Estrade, marquis de l'Epinay, comte de l'Estranges, Rogatien l'Evesque, Malfilâtre, Ménier,

prince Murat, Olry, baron Roger, Stern, Durozier, Bertrand de Valon, marquis de Vibray, Pontois-Pontcarré, comte Charles de Bourbon, Paul Bredin, vicomte de la Rochefoucault, Emile Récipon, comte de Boisselin, marquis de Charnacé, Auguste Merle.

Les maîtres d'équipage ne sont pas les seuls veneurs, il s'en faut beaucoup. Derrière chaque meute il y a les porteurs du bouton et les simples invités ; ils sont légion, et parmi eux un certain nombre sont d'excellents veneurs, ayant beaucoup d'expérience et sachant très bien chasser. Ils rendent autant de services que la plupart de leurs confrères causent d'ennuis et d'embarras. L'invité est presque toujours ou utile ou gênant ; l'invité correct, discret et bien élevé est un oiseau rare à la chasse.... comme ailleurs. Parmi ceux qui joignent l'utile à l'agréable, il y a : MM. le marquis de Montenard, de Gontaut-Biron, Fournier-Sarlovèze, vicomte de Leusse, Georges et Raoul Brinquant, de Songeon, F. Mallet, comte d'Arjuzon, comte de Beauregard, comte de Bizy, Jadin, baron de Fleury, comte et vicomte du Bourg, baron de Bourgoing, prince de Chîmay, Calman-Lévy, Georges de Gasté, marquis de Courtivon, Moreau, Guillaume Bréton, Gravier, de Violaine, comte de Séguin, Albert Firmin-Didot, et combien d'autres et des meilleurs, que je n'oublie pas, mais que le défaut de place ne me permet pas de citer.

PAUL GÉRUZEZ.



CHIEN ET LIVRÉE DE MADAME LA DUCHESSE D'UZÈS (ARMAND, PIQUEUX).



CHIEN ET LIVRÉE DE M. LE MARQUIS DE L'AIGLE (RENARD, PIQUEUX).

GASTON GÉLIBERT



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction].

Copyright 1895 by Boussod, Valadon & Co.

L'OUBLI DE LA CONSIGNE

Ayuntamiento de Madrid

Typographie BOUSSOD, VALADON & Co.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1895.



C E soir-là, il y avait grosse rumeur parmi les hôtes de la forêt de Vallombrosa. Depuis huit jours déjà de mauvais bruits, vagues au début, mais persistants et croissant d'heure en heure, circulaient dans la vallée, du château dont les tourelles à poivrière s'apercevaient de l'orée de la forêt jusqu'en les moindres routins des deux mille hectares de bois.

Pendant ce laps de temps, des visites suspectes avaient été faites en forêt; le vieux La Ramée, le piqueux, l'avait plusieurs jours de suite parcourue d'un air songeur, les yeux fixés sur la terre, inspectant les coudriers à un mètre du sol, chemins, layons, carrefours.

Tout cela ne disait vraiment rien qui vaille!

La forêt de Vallombrosa, très vive en grands animaux de toute espèce: cerfs, biches, chevreuils, sangliers, était donc en émoi.

Est-ce que le cours des misères allait reprendre? Les gros bonnets de l'endroit, qui jouissaient d'un repos bien mérité depuis plusieurs mois — combien ce temps leur avait paru court, tant il est vrai qu'en ce bas monde les heures sombres comptent double — s'étaient alarmés, et un gros vieux dix-cors, aussi vénérable par l'âge que par ses campagnes, avait jugé utile de convoquer les personnages de haute importance du domaine.

Il était huit heures du soir, un beau clair de lune éclairait comme d'un plein jour le rond-point dit: « La Fontaine aux Biches ».

Le gros dix-cors, dont la tête ravalait un brin, était venu le premier au rendez-vous, en sa qualité de doyen et d'organisateur de ce meeting nocturne; derrière lui, à quelques pas, quatre biches, le cou tendu, l'œil friand d'un regard du seigneur; un peu sur le côté, dans une attitude réservée, préoccupé de tendres soucis bien plutôt que de ce qui allait se passer, se cambrant, en petit maître, une deuxième tête.

Ne tardèrent point à arriver: un dix-cors jeune, deux fringants chevreuils accompagnés de leurs chevrettes, escortées elles-mêmes de leurs faons. Puis ce fut une compagnie de sangliers, conduite par une laie et suivie par un ragot. Enfin, signalé par ses grognements et le bruit de sa trouée à travers la brousse, apparut un quartenier, lequel, sans plus de façons, s'assit

au milieu du rond-point, dressant ses écoutes, dardant tout autour de lui ses petits yeux en trous de vrille.

L'assemblée paraissait être au complet, car ça et là, à l'entrée des routins, à travers les frondaisons vieil or pointait le nez noir et luisant d'un brocard ou le cou allongé d'une biche curieuse, quand soudain apparurent, aux deux extrémités du cercle, d'un côté un vieux griffon sale et boiteux, qui immédiatement alla se placer à côté du président; de l'autre, un renard au museau pointu, qui s'avança cauteusement.

La vue du chien, cet intrus, jeta comme une panique parmi les hôtes présents; mais cette panique ne dura qu'un instant, le gros dix-cors ayant, par un raielement particulier, proclamé que c'était un ami.

La vue du renard ne rassurait pas davantage les chevrettes et les faons.

Le grand-maitre le prit de très haut avec le carnassier fureteur, dont la présence importait peu à l'assemblée, et lui recommanda de bien se tenir; que tous, tant qu'ils étaient, avaient l'œil sur lui. Par un grognement sourd, le chien souligna l'apostrophe; si bien que le compère, à la recherche de plaies et bosses, sut bien vite de quoi il retournerait si sa tenue n'était point des plus correctes.

Un brame prolongé du cerf indiqua que la séance était ouverte, tous étaient attentifs; alors comme le vieil Enéas, de virgilienne mémoire, il commença ainsi, en langue vulgaire:

« Chers amis, si je vous ai convoqués et



si je prends le premier la parole par le droit que m'en donne ma naissance — ici le quartenier fit entendre un grognement — et les années, c'est que j'ai appris que nous étions à la veille de nouvelles épreuves. Lequel d'entre nous est menacé ? je ne saurais le dire, mais la vie de misère va recommencer ; aussi ai-je pensé qu'il y avait lieu de nous concerter sur le parti à prendre pour nous en tirer le mieux possible, pour demain d'abord ; nous aviserons à nouveau dans la suite.

« Avant que chacun donne son avis, je tiens à vous présenter un nouvel ami dont la présence vous étonne à bon droit : c'est ce brave Flambeau !

« Comment Flambeau, qui était dans le camp ennemi et nous a vaillamment combattus, est-il désormais avec nous ? Ah ! c'est bien simple ! Je lui ai sauvé la vie, sans le savoir, je dois le dire ; lui m'a préservé d'une mort certaine, sachant fort



bien ce qu'il faisait. Nous sommes devenus une paire d'amis ! »

Flambeau, par modestie, ne répondit point, mais exécuta un battement de queue approbatif.

« Voici, continua le président, ce qui s'est passé : Ce bon Flambeau appartenait, beaucoup d'entre vous le savent, à l'équipage du château qui est là-bas ; or, le nouveau châtelain, le jeune vicomte de la Garenne, l'a, sur un prétendu change, pris en grippe, et il a ordonné à son piqueur d'aller le pendre en forêt.

« Un après-midi que j'étais à la reposée par le travers de la montée aux coudres, dans une demi-somnolence j'entendis un bruit à deux pas de moi : on touchait aux branches ; tout à coup, une plainte de chien. Je fus vite debout, comme vous le pensez ; d'un bond, broussant à travers le massif, je culbutai un homme qui tirait après lui un chien attaché avec une ficelle. La ficelle se rompit et le chien, qu'on allait pendre, — c'était Flambeau — s'enfuit dans le bois. Je le rencontrai plusieurs fois errant dans les sentiers, cependant je n'osais guère me livrer, malgré ses airs honnêtes et vraiment doux : vous auriez agi de même.

« A quelques semaines de là, un soir que j'étais au gagnage en bordure, un chien, sortant tout à coup d'une haie, se mit à se récrier en me donnant une poussée.

« Quelques pas de plus en avant et un braconnier, caché dans un trou, m'envoyait une balle ! Flambeau s'était souvenu, il m'avait sauvé la vie. A partir d'aujourd'hui, je n'hésite point à dire qu'il sera votre ami. C'est lui qui m'a informé qu'il y aurait demain grande chasse, que, depuis huit jours, le piqueux La Ramée faisait le bois tous les matins. Notre reconnaissance lui est acquise, n'est-ce pas ? »

Un applaudissement général accueillit cette proposition ; il n'y eut que le renard qui, sans protester cependant, se montra froid.

« Maintenant, conclut le président, que chacun donne son avis. Nous sommes solidaires : tous pour un, chacun pour tous. »

Flambeau demanda la parole. Grimpé sur un banc de pierre, il parla en ces termes :

« Je ne ferai point de phrases. Le président a parlé de sa naissance. Je dirai, à propos de ma race, je suis Vendéen ; quand on se donne, c'est tout entier. Je sais que demain la journée sera chaude pour l'un d'entre vous. Le vicomte de la Garenne, mon dernier et peu regretté maître, qui a voulu me faire mettre à mort pour un prétendu change quand moi seul je retrouvais la voie, veut se laver des défaites de l'an passé. Le dernier cerf couru à la clôture, cerf de boîte transporté en voiture au lieu du rendez-vous, pris en quarante-cinq minutes, l'a complètement ridiculisé. On en rit encore parmi les veneurs convoqués à cette fête de clôture. Son honneur compromis veut une réhabilitation, partant une prise sérieuse. Il est homme, s'il ne réussissait pas, à faire détruire sur-le-champ sa meute.

— Ah ! pour cela, interrompit un daguet à l'écart, serrant de près une biche, nous nous en moquons !

— Cette réflexion ne me surprend pas, répliqua Flambeau, mais le quidam en reformera une autre. Avec de l'argent que ne

peut-on pas ! le danger sera reculé, voilà tout. Pour l'instant, il s'agit de s'entendre entre vous. Puisque j'ai parlé de la meute, elle serait bonne si elle était coupée en deux, même en trois. Je connais quelques-uns de mes anciens camarades qui ont du goût pour le chevreuil et pour le sanglier, en sorte qu'en cette forêt, où il se trouve des individus de tout poil, ils se collent à la voie préférée, sans souci de la bête de meute. Il y en a bien une dizaine que tous les rappels sont impuissants à détourner de la voie de compère le renard. Ce sont autant d'atouts dans votre jeu. A l'exception de *Tambour*, qui sait remettre le nez sur la piste quoique les autres l'aient foulée, je n'en vois pas trois capables de reprendre derrière la meute. J'ajouterai que le maître d'équipage, gourmé dans sa cravate, sanglé dans son habit de chasse, crevant de jactance, en sait encore moins que son piqueux, lequel n'est pas très fort. Il me reste à dire un mot de ma camarade Bradamante, le limier. Je vais vous signaler son défaut. Elle a été si cruellement battue par l'âne de piqueux, lorsqu'elle était sensible à la voie des biches, que, lorsqu'un cerf est accompagné, elle ne veut plus faire suite. Comme son maître ne lui a pas donné seulement deux curées, elle peut très bien contribuer à l'exécution de vos projets. »

Un dix-cors jeunement s'avança :

« D'après ce qui vient d'être dit, le mieux est, je crois, de se harder et d'entretenir constamment le change. J'en connais qui nous lardent de brocards parce que nos épouses se jettent en travers de la voie ; ils prétendent que nous abusons de nos compagnes pour nous dérober au danger. Avec cela que les choses ne se passent pas ainsi, et moins congruement encore, dans ce qu'on appelle le monde ! Combien d'industriels et de commerçants, à bout d'expédients, se retranchent lâchement derrière leurs épouses, qu'ils laissent face à face avec leurs créanciers, et se tirent les grègues ! Ce sont pour eux affaires d'argent et simplement pour conserver la fortune qu'ils ont extorquée au pauvre monde. Biens paraphernaux ! disent-ils. Nous, nous défendons notre vie, et encore sans danger pour nos compagnes, puisqu'elles ne sont jamais livrées aux chiens.

— Pour mon compte, ajouta une chevette, la bonne amie d'un chevreuil, je me jetterai toujours en travers de la meute pour sauver la vie à mon époux ou à mon faon. Il ferait de même, c'est tout naturel ; laissons dire ceux qui codifient la morale pour le mieux de leur cause. »

Un chevreuil, qui ne voulait point demeurer en reste, déclara que la solidarité entre les membres d'une même famille devait être maintenue, coûte que coûte.

Une biche proposa l'émigration de la forêt à l'heure même et de gagner le bois de Vaudreuil, situé à sept kilomètres de là.

— M'est avis, grogna à son tour le sanglier, qu'il ne fera pas beau revoir demain : le fond de l'air est sec comme mèche, et si nous trouvions une solution, sans quitter la place, tout en jouant un bon tour à M. de la Garenne, j'aimerais mieux cela. Je m'offre pour débucher à travers meute et cavaliers au moment où les chiens se récrieront. Ce sera un tohubohu infernal, personne ne s'y reconnaîtra.

« Le jeu est dangereux, répliqua le président ; les chiens à chevreuil empaumeront facilement votre voie, qu'ils aiment à l'égal de l'autre ; qui sait si la tête de linotte du maître d'équipage ne changera pas de chasse ? Il sonnera peut-être la vue, et, dame ! tout est possible. Un débouché de renard, puisqu'il y a des amateurs de son parfum parmi les anciens camarades de Flambeau, serait un dérivatif plus efficace et sans danger. On ne le poursuivra certainement point. Quelques chiens attachés à sa piste en entraîneraient d'autres. Pendant ce temps-là, nous autres, cerfs et chevreuils, nous débucherions à la muette avec chacun une biche, laissant la harde ruser à travers les enceintes, embrouillant nos voies. Qu'en dites-vous, compère Renard ?

— Il me semble que l'émigration en masse est le moyen le plus radical et le meilleur.

— Ou de se loger au fond d'un terrier, objecta malignement un chevreuil ; ni vu ni connu, débrouillez-vous, les autres. Mais prenez garde à la fumée, ami.

— Oh ! point de sitôt ! demain c'est chasse d'apparat. »



En entendant cet avis, Flambeau, tout boiteux qu'il était, eut bien envie de sauter au cou du poltron, mais il se maîtrisa.

Enfin, le président prit à nouveau la parole :

« Je ne vois rien de concluant dans les avis émis, dit-il, il faudrait cependant une conclusion. Le temps presse. Moi qui vous parle, j'ai été déjà couru trois fois. Or, ce qui m'a sauvé la première fois, c'est d'avoir rusé, d'avoir tenu jusqu'à la nuit bien tombée et d'avoir mis au dernier moment les chiens en défaut en rabattant mes voies. Quant aux deux autres fois, j'avais donné le mot d'ordre et j'étais hardé tantôt avec des cerfs de même taille, tantôt avec des biches. Les chiens de recri, comme il paraît qu'est composée la meute de la Garenne, n'aboutissaient point à me déharder complètement. Les uns empaumaient la voie du compagnon, les autres la mienne : maître d'équipage et piqueur y ont perdu leur latin. Pas un chien n'a voulu chasser dans l'accompagné. C'est, du reste, le fond de l'avis de Flambeau. Je me résume : ruses sur ruses, se harder sans cesse.

« Pour plus de sécurité, je pense qu'il ne faut pas qu'un seul d'entre nous déserte la forêt. Plus nous serons, plus nous embrouillerons les voies. Après le gagnage, nous rembucherons en masse, nous divisant en trois ou quatre troupes, mais accompagnés, foulant le terrain aussi près que possible les uns des autres, ayant soin de séjourner à plusieurs dans la même enceinte.

« Et maintenant, tous nos remerciements au brave Flambeau, grâce auquel nous pourrions encore passer de gaies nuits en notre bonne forêt. »

La séance levée, chacun s'en alla de son côté, les uns en famille, les autres en philosophes en quête de leur diner.

Le renard, que Flambeau surveillait, s'était éclipsé ; celui-ci s'apprêtait à sortir du bois, lorsqu'il sentit sa patte malade empoignée comme dans un étau. Plus vite qu'il ne faut de temps pour le dire, il se retourna, empoigna le mécréant, qui n'était autre que le renard de l'assemblée, et l'étrangla net. Ainsi fut délivrée d'un traître l'honnête corporation des forestiers.

Pendant le conciliabule que nous venons de rapporter, le château de la Garenne flambait par toutes ses croisées. Le vicomte avait invité quelques légumes importants du gratin sportif ainsi que quelques fêtards, à défaut de veneurs chevronnés. C'était la veillée des armes autour d'une table fleurie : une dizaine de jolies femmes donnaient la réplique à leurs voisins empressés, fleuris eux-mêmes à l'instar de jardinières. Au milieu de la table, le vicomte de la Garenne, radieux, ayant à sa droite une professional beauty pour laquelle particulièrement, il le lui disait, devait être donné le laisser-courre du lendemain.

La conversation était des plus animées.

Un groupe.

ELLE. — Tout à fait chic anglais !

LUI. — Les écuries sont bien tenues, quelques beaux hun-

ters ; quant aux chiens, ils sont un peu ternes. Ce pauvre Gontran s'est improvisé maître d'équipage ; il n'y entend rien. Il chasse pour parader, et sa manie lui coûte horriblement cher.

Un groupe.

LUI. — Bonne table, excellents vins, quelques jolies femmes.

L'AUTRE. — Heu ! heu ! Si on voulait détailler ! Ce soir elles sont sous les armes ; mais demain, en plein air ! Je m'y connais, jeune homme. Tenez, la petite, là-bas...

Un groupe.

— Nous courons un cerf demain, La Garenne ?

— Vous l'avez dit.

— Ce sera votre millième prise ?

Le vicomte devient cramoisi.

— Attendez ! je ne suis encore qu'à ma troisième année de chasse en forêt de Vallombrosa.

— A votre millième, nous vous offrirons un bronze pareil à celui qui a été donné au marquis de Chambray.

Un groupe.

LUI. — Il est caustique, le monsieur ! Il rappelle à Gontran la chasse de clôture de l'an dernier. Désolé de ses succès, il a fait apporter un cerf panneauté et gardé en prison pendant trois jours.

ELLE. — Vous n'êtes pas généreux !

LUI. — Pourquoi se mêle-t-il de vouloir passer pour veneur ?

ELLE. — En tout cas, il se met en quatre pour faire plaisir à chacun. Puis, situation oblige !

LUI. — C'est cela, vivre pour les autres, qui se fichent de vous, la belle affaire !

Il est onze heures, on va se coucher.

Le lendemain, dès la première heure, La Ramée, avec son limier, est allé faire le bois.

Quelques chasseurs, matineux, visitent les écuries.

La cloche du déjeuner se fait entendre. Dans la grande salle à manger, les chasseurs en tenue : habit rouge et parements noirs, gilet chamois bordé du petit galon de vénerie, culotte blanche, bottes chantilly, cape noire. Les dames, comme toujours, sont en retard. Enfin, elles apparaissent, qui en costume de cheval, qui en toilettes de voiture. Le déjeuner se passe rapidement : consommés froids, terrines de gibier, œufs frais, café, thé.

Le temps est superbe, trop beau ! En face du perron attendent les voitures ; les chevaux des chasseurs sont tenus en main par des valets de pied. La Garenne aide à se mettre en selle la professional beauty, et s'élance sur son hunter. On se met en route ; vers onze heures et demie on est en forêt. Les deux piqueurs montés et les valets de chiens tenant en harde la meute divisée en trois groupes, se détachent joyeusement sur le fond vert du bois. La Ramée saute à terre, la cape à la main, il vient faire son rapport.

C'est le moment solennel. Ainsi qu'il convient, il est seul avec La Garenne et lui parle à voix basse. Il a revu d'un cerf à sa





brisée de la deuxième tête et de tout faire pour déharder s'il y a lieu. L'honneur du pied devra être fait à la professional beauty.

Les sportsmen, sans se donner la peine d'examiner le pied, ainsi qu'il est d'usage, pas plus, du reste, que le maître d'équipage, qui s'en rapporte à La Ramée; les sportsmen, disons-nous, se dispersent sur les routes pour voir sauter l'animal. La Ramée foule l'enceinte avec les chiens d'attaque. Un vacarme infernal suit de près, et débuche, comme un ouragan, un grand sanglier. Un veneur, qui a oublié qu'on courait un cerf, sonne la vue. Quelques chiens partent après la bête, et c'est en vain qu'on veut les rallier. N'étant pas appuyés, ils divaguent; le sanglier ne tarde point à être hors de leur atteinte. On pénètre de nouveau dans l'enceinte pour forcer le cerf annoncé à démarrer. Peine perdue. Une harde de biches, au milieu de laquelle est un cerf, franchit le routin et se forlone en forêt. Pour le coup, le vicomte n'y tient plus et ordonne de découpler la meute afin de le déharder. Mais voilà qu'un chevreuil, accompagné de sa chevette, saute en face des voitures: les quelques chiens qui n'ont pas empaumé la voie de la bête noire le suivent avec ensemble. Un piqueux parvient à grand-peine à les rameuter. La Ramée, parti en avant pour appuyer le gros lot à la suite du cerf accompagné, tente de vains efforts pour déharder l'animal; mais il s'aperçoit promptement que les bons chiens de tête renoncent à chasser dans l'accompagné: ils chassent froidement. Le malheureux sue à grosses gouttes et perd la tête. Devant les chasseurs bondissent çà et là chevrettes, biches et quelques bêtes de compagnie. On dirait la sortie d'une nouvelle arche de Noé!

Le résultat de la conférence de nuit a porté ses fruits. Du train dont vont les choses, le vicomte n'est pas encore sur la voie de sa millième prise! Il songe mélancoliquement au cerf de boîte; au moins on était sûr, cette fois-là.

Parmi les chasseurs, les uns prennent en riant l'aventure, d'autres manifestent aigrement leur déconvenue.

Voilà que tout à coup, dominant d'une note aiguë les aboiements de la meute, on entend du côté ouest, dans le fond du vallon, le cri d'un chien. « On dirait la voix de Flambeau! » pense La Ramée. C'était en effet Flambeau qui cherchait à faire diversion et à rompre la chasse en attirant ses vieux camarades. Il n'y réussit que trop bien pour la satisfaction des hôtes du château. La moitié de la meute, lasse de chasser l'accompagné, qui persistait à ne point déharder et rusait sous bois, dévalle comme un ouragan dans le vallon. Le brave chien, qui se doutait du coup, se dérobe à la muette, repart bon train à l'extrémité du bois où on ne chassait point. Quand les chiens arrivèrent, ils empaumèrent la voie d'un chevrillard déjà loin.

Deux chasses: l'une sur un cerf hardé, mollement poussé sous bois, qui ne tenait pas à se rendre, sentant bien les chiens en défaut, et une chasse partie à la débânde sur un chevreuil la distançant déjà de vingt minutes d'avance.

Quelques cavaliers poussaient un temps de galop dans les chemins, se désintéressant du laisser-courre, dont ils prévoyaient

le résultat négatif. Dans une chevauchée ils virent, dans un layon, deux cerfs côte à côte. Un chasseur sonna la vue, mais aucun des animaux ne débucha; ils s'enfoncèrent sous bois et allèrent rapidement se harder. Les heures s'écoulaient; l'habit rouge de La Garenne se convertissait en ample veste pour le retour.

« Mon cher, lui souleva un bon petit cœur, vous auriez mieux fait de faire panneauter à l'avance, car la forêt est vive en animaux! »

Ce pauvre vicomte était navré: l'épigramme le touchait. Laissant l'amazone qu'il escortait, il piqua des deux et chercha à rejoindre La Ramée. Quand il y parvint, celui-ci était désespéré; le jour déclinait.

« Vous me vendrez toute la meute! prononça le maître d'équipage; je ne veux pas qu'elle reste vingt-quatre heures au chenil.

— Ah! ce pauvre Flambeau, que vous m'avez ordonné de pendre, ne put s'empêcher de répondre La Ramée, si nous l'avions eu, pareille mésaventure ne nous serait point arrivée. Au moins celui-là était sûr!

— Et le change?

— C'est lui qui avait raison. Je n'ai rien voulu dire à Monsieur le vicomte, mais bien certainement il était dans la bonne voie.

— Sonnez la retraite! ordonna La Garenne. »

Peu accoutumés aux airs de chasse, quelques-uns partirent au galop, croyant que c'était le lancé. Revenant en toute hâte, le maître d'équipage les désabusa: c'était la retraite!

Le retour s'opéra lugubrement. Pas d'hallali, point de curée, seulement beaucoup d'histoires à conter. Si la chasse n'avait point été ce qu'on appelle mouvementée, elle avait été féconde en incidents inattendus. Les charitables petites langues marchaient leur train.

Le dîner n'eut rien de folâtre; si la mésaventure inouïe de la journée égayait intérieurement plusieurs convives, elle avait répandu dans l'air comme une brume que les vins excellents ne parvinrent point à dissiper.

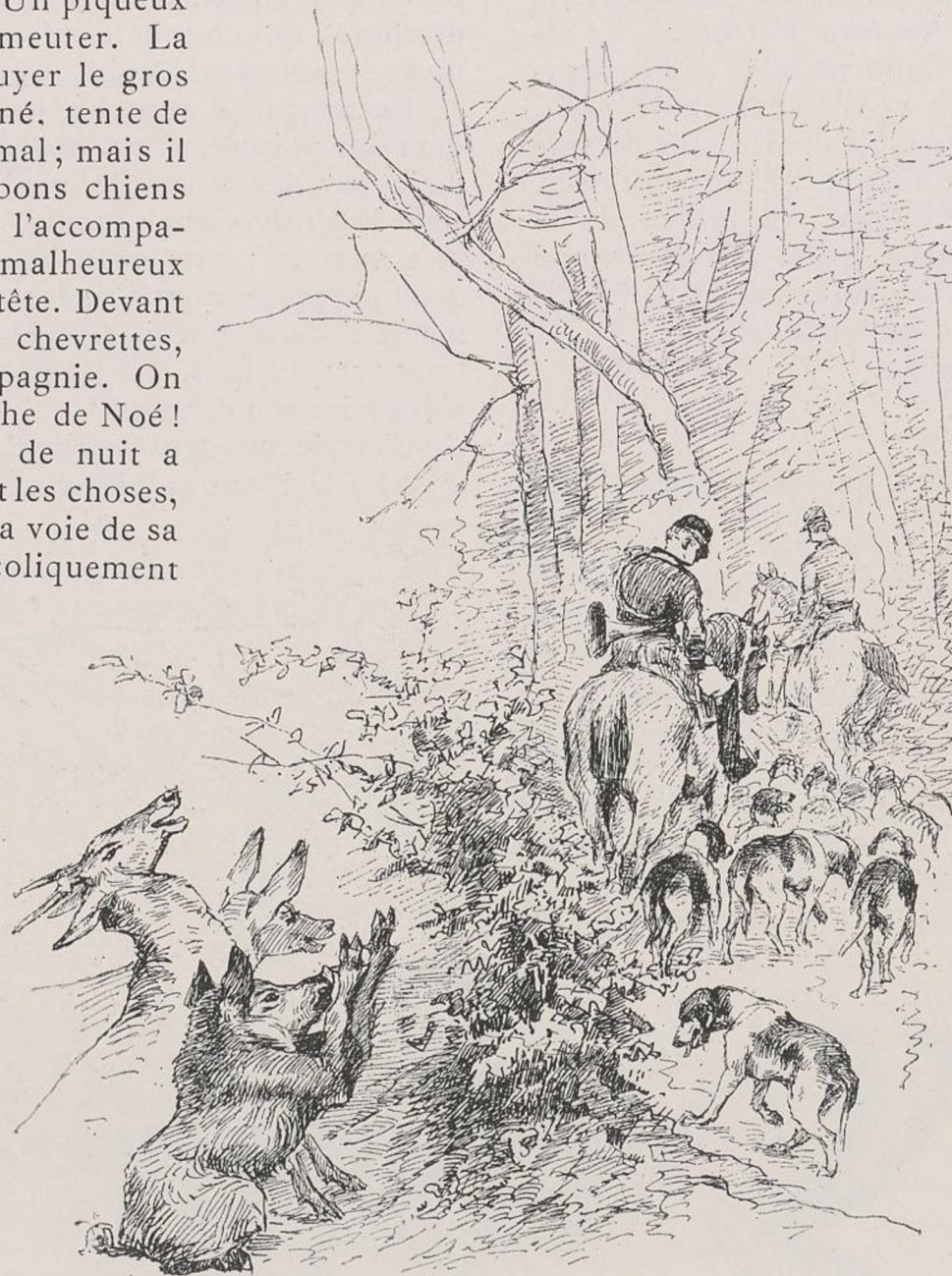
Grâce à une bonne entente, au dévouement et aux sages avis de Flambeau, les hôtes forestiers avaient gagné la partie.

La Ramée avait raison. S'il avait eu son bon chien, les choses ne se seraient pas passées de la sorte. Flambeau, condamné à mort par un imbécile, et cela parce qu'il en savait plus long que le maître, sauvé de la mort d'une façon si merveilleuse, avait payé sa dette. Avec Flambeau du côté du château, on n'eût pas sonné la retraite manquée. Malheureusement, les gens sages et pondérés n'ont jamais raison dans le monde des brouillons.

Il ne s'agit pas de savoir, en nos temps extraordinaires, il suffit de paraître!

CHARLES DIGUET.

(Illustrations de Jules Gélibert.)





TOM FIRRE ET LA MEUTE DU QUORN.

LA CHASSE A COURRE

En Grande-Bretagne et en Irlande

PAR LE CAPTAIN C.



SA GRACE LE DUC DE BEAUFORT

La chasse au renard est la grande distraction de la saison d'hiver dans les Iles Britanniques. Entre elles trois, l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande se vantent de posséder 354 meutes de chiens courants, dont 21 chassent le cerf de boîte, ainsi nommé parce que l'on amène le cerf dans une cabane sur le terrain, où on le lâche ensuite pour le rattraper, autant que possible sans le blesser, quand

il est aux abois; 2 chassent le fauve. 186 meutes se composent de *fox-hounds* — chiens pour chasser le renard — et 145 de *harriers*, spécialement destinés à chasser le lièvre, mais dont un certain nombre attaquent au besoin le renard et le cerf.

La chasse au renard commence le 1^{er} novembre et finit nominalelement le 30 mars; mais la plupart des meutes continuent à courre pendant toute la première quinzaine d'avril, et il y en a qui ne manqueraient point d'étrangler « un ou deux renards de Mai » chaque année. La durée de la saison dépend, au reste, beaucoup du temps qu'il fait à l'entrée du printemps et, par suite, du plus ou moins d'avancement des récoltes. Les « Comtés » sont le quartier général de la chasse au renard. Par « comtés » on désigne généralement les pays de prairies; le comté de Leicester, celui de Northampton et le Rutland, par opposition au reste de l'Angleterre, qu'on appelle « les provinces ». C'est dans les comtés que l'on trouve les quatre grandes belles meutes de *fox-hounds*. Ce sont le QUORN, qui a pour master le comte de Lonsdale et pour piqueux Tom Firth. Notre gravure représente la meute du Quorn et Tom Firth au milieu de ses chiens. Toute meute qui chasse plus de deux fois par semaine est dite « double meute ». En règle générale, les chiens chassent ensemble, et de même les chiennes, alternativement à jours déterminés. Le BELVOIR, autre meute fashionable, est la

plus ancienne de toutes celles de *fox-hounds* en Angleterre. Elle a pour propriétaire et master le duc de Rutland, et pour piqueux Frank Gillard. Vient ensuite la COTTESMORE (master W. Baird, Esq. et piqueux George Gillson); enfin le PITCHLEY (master W. M. Wroughton, Esq., et piqueux W. Goodall). La meute du duc de Beaufort, quoique n'étant pas comptée parmi les meutes fashionable, fournit une chasse fort intéressante à une nombreuse réunion, et le duc dont nous donnons le portrait, est l'une des autorités les plus éminentes sur toutes les questions relatives à la chasse.

L'heure la plus habituelle du rendez-vous, dans les trois royaumes, est onze heures du matin. Tout membre ou abonné d'une chasse reçoit chaque semaine, pendant toute la saison, une carte indiquant les endroits où il peut rencontrer les chiens aux jours de chasse désignés. Voir une meute réunie sur la pelouse d'une maison de campagne est le plus charmant spectacle auquel on puisse assister. Les chasses ont lieu, quelquefois par invitation, sur les propriétés des membres, mais autrement on fixe le rendez-vous n'importe où : à une borne miliaire sur la route, à une bifurcation de chemins, à une ferme, près d'un bois, partout en somme où le pays est propre à aller courre.

A onze heures, ou quelques minutes après, le piqueux arrive, au milieu de ses chiens et assisté de ses valets de chiens. Pendant près d'un quart d'heure, cavaliers et amazones se présentent, deux à deux ou trois à trois, pour attendre l'ordre donné par le master de mettre les chiens dans le prochain couvert. Si bien que l'on sache l'anglais, le langage qu'on entend au rendez-vous embarrassera toujours le novice qui n'a jamais chassé. Ainsi, un renard n'a ni tête, ni queue, ni pattes : il a un *mask* (peau de la tête), un *brush* (brosse) et des *pads* (tamppons). Un *fox-hound* est un *hound* (chien courant) et jamais un *dog* (ou simple chien), et là où le simple *dog* a pour ornement une queue, le *hound* remue un *stern* (gouvernail). Un *hound* n'aboie pas comme un chien ordinaire; il parle, et il n'y a rien de plus émouvant que d'entendre dix-huit ou vingt couples de *hounds* « parler à un renard » (*speaking to a fox*). Cette dernière expression est assez inexacte, car un renard n'attend jamais qu'on lui « parle » nez à nez; s'il est avisé, il s'esquive furtivement de son gîte au moment même où il entend la meute des *hounds* et « pique » vers le comté voisin. S'il s'attardait à baguenauder dans le bois, il serait très probablement *choppé*, ce qui veut dire simplement qu'il se heurterait aux chiens, qui le mettraient en pièces. Le gîte ou trou d'un renard s'appelle une tanière en français, mais dans la chasse anglaise, c'est un « terrier (*earth*) »; et si le renard parvient à se réfugier sous terre avant d'être atteint par les chiens, on dit qu'il s'est terré ou littéralement qu'il est « parti en terre », tandis que les chiens qui « quêtent du nez » aux alen-

tours « terrent leur renard ». Un renard qui échappe aux chiens, n'importe comment, « sauve sa brosse » ; le *brush* ou *brosse* étant le principal trophée de la chasse. Si, au contraire, la meute finit par l'atteindre, elle lui « court sus », « l'abat », le « taille en pièces ».

Le master ayant donné aux retardataires le temps d'arriver au rendez-vous, indique au piqueux l'endroit où il désire que l'on cherche à lancer un renard. Le piqueux part au trot, entouré de ses chiens comme auparavant, pour gagner le couvert désigné. Le *field* — c'est ainsi qu'on dénomme l'ensemble de tous les sportsmen — vient à la suite de l'équipage. Une fois que l'on est arrivé au couvert, le piqueux prend le commandement, et son office consistant à tout faire pour que le sport soit bon, tout le monde lui obéit avec entrain. Le *field* est placé aux endroits où il ne doit pas se trouver dans les jambes du renard au débucher ; quand il s'agit d'une meute « fashionable », il est souvent très considérable : six, sept et jusqu'à huit cents cavaliers et amazones, sans compter ceux qui sont en voiture et la foule de ceux qui sont à pied. Ah ! ces piétons ! Aucun piqueux ne peut en venir à bout, et bien souvent ils gâtent toute la partie en coupant le chemin au renard ou en le forçant à revenir sur ses pas. Le *field* une fois bien à sa place, le piqueux met les chiens dans le couvert, les excitant à entrer dans les fourrés, en un langage intraduisible, mais que les chiens comprennent sans doute. Ils obéissent, et pendant cinq minutes tout se tait. Bientôt on entend un gémissement plaintif, puis c'est un chien qui donne un coup de gorge plus haut, franchement, bien criant ; ensuite c'est le tour d'un autre et encore d'un autre, après quoi un concert, une explosion d'aboiements qui font retentir le bois. Ils ont trouvé ; oui, mais le renard a filé, car le valet, posté là-bas à l'orée, agite sa toque en l'air. Alors il se produit comme un remous dans le *field*. Le renard est parti ; il faut à la meute le temps de se mettre à l'ouvrage. Les voilà qui repartent, un, deux, trois, puis un torrent de brun, noir et blanc s'élançant par-dessus la haie du fourré, roulant comme une vague sur l'herbe, le nez en bas, la queue en l'air. Laissez-les se reprendre. Voici une piste fraîche, une voie fumante, mais il vaut mieux qu'il y ait un *champ* ou deux derrière eux que de risquer de leur passer dessus. Sauf la mise à mort du renard, il n'est crime plus impardonnable que de bousculer les chiens. On peut compter sur le pardon si l'on se borne à écraser quelqu'un mal à propos dans un passage étroit ou si l'on se jette maladroitement dans un champ de jeune blé — quoique dans l'un ou l'autre cas on ne se gêne pas pour vous dire votre fait. On peut même faire rebrousser chemin à un renard et par là gâter ce qui aurait pu être un bon courre ; après cette maladresse, on peut reconquérir la bonne opinion de ses voisins, à la condition toutefois de se tenir à l'écart du master pour le restant de la journée ; mais si l'on passe par-dessus les chiens, si l'on en blesse un... ma foi, il vaudrait mieux pour vous que ce fût votre pire ennemi qui l'eût fait à votre place.

Une fois la meute bien lancée sur la voie du renard, enfoncez votre chapeau, jetez votre cigare et partez de votre mieux. Allez à fond de train, ne vous occupez que de piquer droit devant vous, et quand vous auriez choisi le plus

affreux endroit dans une épaisse clôture, ne vous jetez pas de côté pour en trouver un plus commode, mais allez toujours de l'avant. Si vous tirez à droite ou à gauche, vous vous jetterez dans quelqu'un et lui ferez abandonner la partie. Si vous vous trouvez en avant avec un ami qui connaît le pays, laissez-vous piloter par lui, restez à cinquante bons mètres de distance. Si vous galopez tout près derrière lui, vous pouvez, au cas où il fait une chute, plonger sur lui ou sur son cheval. Quelqu'un qui fait autorité en matière de chasse a dit qu'on « est plus excusable de mettre la main dans la poche d'un homme que d'y entrer à cheval ». Entrer à cheval dans la poche de quelqu'un, c'est galoper dangereusement près de lui. Lorsqu'il y a une bonne « voie », vous n'avez pas à craindre de passer par-dessus les chiens ; il vous faut, au contraire, monter un cheval très vite et très adroit pour rester près de la meute, dans un pays de prairies. Mais vous ferez sagement et sûrement, dans tous les cas, de galoper loin des chiens sous le vent ; parce que si le renard randonne, il aura soin lui-même, probablement, de quitter le vent, et, de cette manière, vous ne risquerez pas de rester en arrière. Les renards n'ont pas tous les mêmes ruses. Ils varient beaucoup de tactique. Quelques-uns n'affrontent pas du tout la rase campagne, mais cependant quittent le couvert pour tourner autour et y rentrer de nouveau ; personne n'est fâché quand une mazette de cette espèce se fait « chopper ». D'autres filent assez volontiers et se dirigent d'abord vers un fourré, puis vers un autre, prenant chaque fois une nouvelle direction, dans l'espoir de trouver un terrier ouvert. Si les « boucheurs de terriers » ont bien rempli leur tâche, ils en seront pour leur peine. « Les boucheurs de terriers » sont ceux qui font le tour des terriers le soir, quand les renards sont en maraude (pillant les poulaillers et commettant d'autres méfaits), ils bouchent tous les terriers avec un fagot fixé dans l'ouverture par un pieu qui le traverse. Le renard qu'aime tout chasseur est celui « qui a le cou droit », c'est-à-dire qui va droit devant lui sans s'amuser et se dirige vers un refuge éloigné de dix milles à vol d'oiseau. Voilà le renard qui mérite qu'on le chasse, et s'il bat les chiens après les avoir promenés à ses trousses pendant vingt-cinq minutes de courre, on

ne lui envie pas « sa brosse ». Il vivra pour qu'on le lance un autre jour, pour devenir le père de petits renardeaux aussi vaillants et aussi décidés

que lui. Le courre idéal est celui qui se fait sur une longue distance, bien rectiligne, à travers de grands pâturages, par-dessus de belles clôtures, à plein galop, avec quelques défauts fortuits pour donner aux chevaux le temps de souffler, et qui a pour dénouement la mort du renard roulé en rase campagne.

Quoiqu'une bonne chasse doive finir par une mort, il y a des courres classiques qui se sont terminées par une retraite manquée. Tel fut le fameux Folkingham Gorse couru par les *hounds* du Belvoir, en décembre 1833. Ils trouvèrent un renard dans ce couvert et le chassèrent sur un parcours d'environ trente-trois milles, presque en ligne droite. Le renard ne fut jamais très loin en

avant de la meute qui le poursuivit pendant trois heures et trente-sept minutes, jusqu'à ce que, la nuit tombant, le piqueux les arrêtât. Seuls le piqueux et un des chasseurs tinrent bon jusqu'au



UNE TROUPE DE DAIMS SUR LA NEIGE

bout, la chasse ayant lieu sur les terrains lourds des marais du comté de Lincoln. M. Willerton, le gentleman qui était là quand les chiens furent ramenés, dut traverser, à cheval, deux canaux

à la nage, pour suivre la meute. Ce renard était un animal plein de confiance en lui-même. Un paysan le vit entrer dans la cour d'une ferme, après avoir passé l'eau en nageant, et se froter les



PASSAGE EN BAC

flancs contre une meule de paille pour se sécher, puis repartir aussitôt qu'il entendit la meute approcher. Une autre chasse célèbre qui se termina « sans effusion de sang », fut celle du Pytchley, en 1866. On partit de Waterloo Gorse. Les chiens coururent pendant trois heures quarante-cinq minutes et firent environ vingt-six milles. Ce n'était pas un courre aussi rapide que celui du Belvoir de 1833, et on ne saurait le mettre sur le même rang, puisque les chiens prirent un change après avoir fourni à peu près vingt et un milles. Le renard, quand il est fatigué, a recours à un stratagème amusant pour se faire relayer par un ami; il va se réfugier à côté d'un autre renard. Celui-ci, qui est tout dispos, entendant les chiens, part à leur approche, prenant sur lui toute la responsabilité, et les chiens suivent sans hésitation. Entre temps, le renard fatigué se pelotonne sans doute à son aise et s'endort en se gaudissant de sa malice.

Le renard gîte quelquefois dans de singuliers endroits. Il y a une ou deux saisons, Le Belvoir, ayant trouvé un jour deux ou trois couverts vides, fut invité par l'un de ses membres à chasser un renard dont ce gentleman avait entendu parler. Il prit la tête et conduisit l'équipage dans son parc; là, s'arrêtant sous un chêne étêté, il fit claquer son fouet de chasse. Aussitôt on vit descendre de l'arbre un vieux renard qui logeait, paraît-il, tout au haut du chêne, à dix pieds au-dessus du sol. On le tua après l'avoir fait courir un bon temps. Une autre fois, on trouva un renard se chauffant au soleil sur une meule de foin qui, ayant été ouverte, lui offrait un bon petit coin où s'abriter. Les chiens,

passant à travers champ, tombèrent en arrêt devant la meule, et un piqueux, levant les yeux, vit le renard qui regardait ses ennemis par un trou. Pour lui laisser une chance de salut, on mit les chiens à l'écart. Le renard, obéissant à un sentiment du devoir au-dessus de tout éloge, sauta à terre d'un seul bond, fila, fournit un magnifique temps de galop de vingt-cinq minutes pour « sauver sa brosse », en se terrant à la fin, comme il le méritait. Dans les comtés fashionables, il est d'usage de laisser tranquille un renard qui bat les chiens en se terrant. Dans les provinces, on le fait fréquemment sortir au moyen d'un petit chien terrier qui l'oblige à faire durer le plaisir de la chasse. Il est nécessaire de faire « goûter le sang » aux chiens assez souvent, après le courre; autrement ils manqueraient d'ardeur dans leur poursuite. Quand

ils sont serrés de près par les chiens, les renards perdent toute crainte de l'homme et cherchent un abri dans les endroits où l'on s'attend le moins à les voir se réfugier. Ce fut — si je ne me trompe — le Pytchley qui fut mis en défaut par un renard des plus audacieux. Les chiens le poussèrent dans un jardin, derrière une chaumière, au beau milieu d'un village, et, de ce jardin, il semblait s'être envolé au ciel. Il s'était élancé dans cette direction, avait grimpé sur le réservoir d'eau adossé au mur et de là sur le toit de chaume du cottage, où

on le découvrit bientôt, blotti contre la cheminée. Le piqueux se procura une échelle et le fit descendre; mais, par malheur, il se jeta tout droit dans les gueules des chiens. Une autre fois, en décembre dernier, une meute écossaise, le Lanark et Renfrewshire, poursuivit son renard dans un poulailler que le rusé renard con-



LES BEAGLES DU COMTE COWLEY

naissait sans doute. La femme à qui appartenait les poules le vit entrer et s'empessa de refermer la porte sur lui. Quand les chiens arrivèrent avec le piqueux et quelques-uns des chasseurs derrière lui, on ouvrit la porte. On aurait pu entendre, jusque dans le comté voisin, le vacarme et la femme réclamant le prix de ses poules, suffoquées par la poussière soulevée! Il n'est pas rare qu'un renard se réfugie dans une maison. Un jour, un renard traqué se glissa en tapinois, par la porte ouverte, à l'intérieur d'un cottage; et, comme l'escalier lui paraissait sombre et engageant, il monta. Au haut de l'escalier, il se trouva devant une autre porte ouverte, entra sans façon, ignorant que, dans le lit, au fond de la pièce, était couchée une vieille femme paralysée. Celle-ci poussa des cris perçants, mais le renard jugea qu'elle avait une belle voix en comparaison de celle des chiens, et se cacha tranquillement sous le lit. La meute monta derrière lui en criant à pleine gorge, et, roulant les uns par-dessus les autres, les chiens se précipitèrent dans la chambre de la vieille femme. Imaginez-vous la scène: quand l'équipage arriva, le renard avait non seulement péri, mais les chiens l'avaient mangé dans la chambre à coucher. Il y a quelque chose de vraiment émouvant dans la manière dont le renard dépouille toute frayeur de l'homme quand il fuit pour sauver sa vie. Nous pourrions citer tout une série d'exemples, si la place ne nous faisait défaut.

Tout le secret de la chasse est dans la voie ou la piste. Ce secret, on n'en a jamais eu la clef et on ne l'aura probablement jamais. Nous savons cependant que cela dépend, jusqu'à un certain point, du temps :

Vent d'Ouest et ciel nuageux
Promettent au chasseur un temps avantageux.

En d'autres termes, on aura, ces jours-là « une bonne voie ». Si, en se rendant à cheval au rendez-vous, on voit la fumée d'une locomotive suspendue très bas en une longue traînée, on peut s'attendre à « une bonne voie ». La neige donne une piste excellente; mais il est dangereux de chasser quand il y a de la neige par terre, car alors on ne voit pas les trous et l'on peut faire une mauvaise chute. En avril, quand le soleil commence à chauffer à midi, la voie « ne tient pas », se perd; un vent froid du Nord ou de l'Est lui est aussi fatal. Quand le temps de piste est tout à fait mauvais, les chiens ne peuvent faire un pas; ils s'arrêtent au bout d'un mètre et ne parlent à leur renard dans le fourré que pour le perdre au moment où il s'en va. Le piqueux peut les emmener et les éparpiller, en les dirigeant sur plusieurs points à la fois pour tâcher de retrouver la piste, mais ils ont beau donner du nez autour d'eux, c'est peine inutile, ils ne font rien. Ces jours-là, le *field* tombe de cent cavaliers à dix avant que l'on ait tiré le sherry et les sandwiches du panier pour le lunch et le master donne l'ordre de rentrer les chiens de bonne heure. La piste est singulièrement capricieuse. Parfois les chiens courent pendant dix minutes sur une « voie » fraîche, puis tout à coup restent en plan, sans qu'on puisse savoir pourquoi. C'est une piste « ratée », et peut-être ne retrouveront-ils plus jamais la « voie ».

Si le renard passe à travers un champ qu'on vient de labourer, les chiens

ont beaucoup de mal à reconnaître la « voie », à cause de l'odeur de la terre fraîchement retournée. Le renard paraît avoir quelque idée des particularités de la « voie »; toujours est-il qu'il sait que c'est une bonne précaution de filer à travers un troupeau de moutons, car il n'y manque point chaque fois qu'il en rencontre un; l'odeur des « moutons » éteint complètement celle du renard, et les chiens sont joués et dépistés jusqu'à ce que le piqueux les lance pour retrouver la voie de l'autre côté. Si un troupeau traverse la piste d'un renard, elle est gâtée, il y a, comme on dit en termes de chasse, « fumet de brebis ».

Tout insignifiante et toute faible que paraisse la force d'un

renard, quand on la compare à celle du chien, sa ruse rend la partie plus qu'égale entre lui et vingt couples de *hounds*. Il a de la cervelle et les chiens n'en ont relativement guère; en outre, il semble parfaitement savoir à quel point ses ennemis sont aveugles et bêtes. Les renards ont mille tours d'adresse pour dépister les chiens. On raconte qu'un vieux renard, qui avait été chassé une demi-douzaine de fois, battait toujours les chiens à un certain endroit; il y courait invariablement et, une fois là, les chiens ne pouvaient plus avancer d'un mètre. Il y avait là une haie haute et épaisse; on découvrit que le renard sautait sur la haie, courait sur le haut plat bien taillé pendant la moitié d'une longueur de champ avant de redescendre à terre. Le « fumet » ne tenait pas sur la haie et le renard « effaçait sa piste ». On doit rendre toutefois cette justice au *fox-hound* qu'à l'œuvre il déploie souvent beaucoup d'intelligence. Pourtant nous comptons bien plus sur le jarret, le flair et l'œil du chien que sur ces éclairs de génie de la race canine. Les *fox-hounds* sont souvent extraordinairement ardents à poursuivre le renard. On cite des exemples de chiens qui en ont suivi un sur une longueur de plus de trois cents mètres de tuyaux de drainage si étroits qu'ils étaient obligés de ramper tout le temps sur le ventre sans pouvoir revenir en arrière. Les *hounds* montrent aussi une merveilleuse adresse en poursuivant leur galop au milieu des chevaux sans se faire écraser.

Le *field* a un code d'étiquette qui lui est propre et qui est basé sur la loyauté. Ces lois, non écrites, sont toujours rigoureusement observées; si quelque novice les enfreint par ignorance, il y aura toujours quelqu'un pour le reprendre à la première occasion, avec bienveillance, mais avec fermeté. Si vous sautez à bas de votre cheval, pendant que les chiens sont lancés, pour ouvrir un passage au *field*, tout le monde attendra que vous soyez remis en selle, afin de ne pas laisser en arrière celui qui a rendu service à l'équipage. Mais s'il vous arrive malheur à un obstacle, vous aurez de la chance si vous trouvez un bon Samaritain qui vous rattrape votre cheval et l'attache par les rênes à un poteau de barrière trois champs plus loin. A un gué ou aux endroits resserrés, où l'on ne peut passer qu'à la file, chacun attend son tour, cavalier ou amazone. Quiconque monte un cheval sujet à ruer, manque aux devoirs du *field* s'il néglige d'orner la queue de l'animal d'un bout de ruban rouge ou de s'attacher lui-même sur le dos une pancarte avec le mot « RUEUR » bien lisiblement écrit; on ne peut se soustraire à cette obligation.

Le cheval de chasse, le *hunter*, pour les comtés doit avoir de la vitesse, être grand, bon et hardi sauteur, et avoir assez de fond pour fournir une longue distance. Dans quelques comtés on a besoin de chevaux forts dans l'arrière-main, de façon à pouvoir parcourir vite un terrain collant où l'on enfonce. Ailleurs, on peut monter un cheval aussi léger qu'un chat.

Le costume de chasse de rigueur est l'habit rouge à boutons de métal (le bouton est l'insigne distinctif d'une chasse), la culotte blanche, les bottes à revers et les éperons. Dans les comtés, la coupe de l'habit est la même que celle d'un habit de soirée, mais

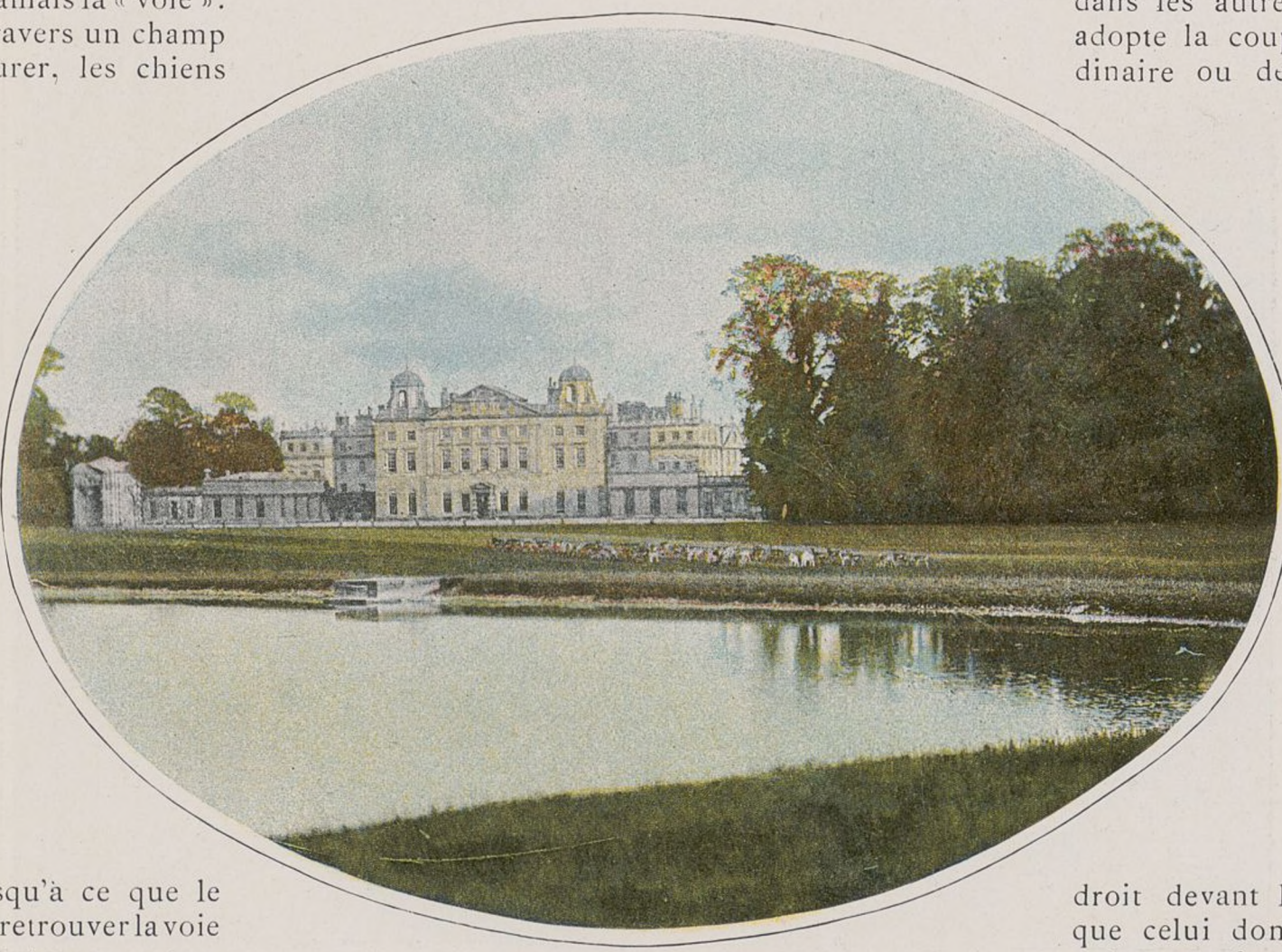
dans les autres parties du pays on adopte la coupe de la jaquette ordinaire ou de la redingote droite.

Pour moi, je préfère cette dernière, car elle tient chaud aux cuisses quand on attend au bord du couvert par une journée froide et humide. On considère comme une marque de déférence envers le master de se présenter en habit rouge, mais si l'on arrive en habit noir, personne ne s'en formalise. Le costume n'est d'ailleurs qu'une question secondaire: un cavalier bien campé en selle et piquant

droit devant lui est plus considéré que celui dont la tenue est la suprême perfection du chic et qui tient plus à paraître élégant qu'à

être avec les chiens quand ils courent.

CAPTAIN C.



BADMINGTON HOUSE

PAUL GERUZEZ



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction].

PINCÉS...!

Copyright 1895 by Boussod, Valadon & Co.

Les Chasses de Henri IV

PAR HECTOR DE LA FERRIÈRE

Tous les grands hommes, tous les grands rois ont eu leur légende. Henri IV a la sienne. Jeanne d'Albret sa mère, à la veille d'accoucher, fit le plus étrange des rêves, il lui sembla qu'elle avait mis au monde un coq à la crête superbe, aux plumes épaisses. Tout aussitôt ce coq fut entouré et attaqué par de nombreux serpents avec des sifflements aigus, mais leurs piqures furent impuissantes, il était protégé par son armure de plumes.

A peu de jours de là, prise des douleurs, elle accoucha en chantant une vieille chanson Béarnaise. Dès qu'elle fut délivrée, Henri d'Albret, son père, lui mit dans les mains un coffret en or qui renfermait son testament : « ceci est à vous, ma fille, lui dit-il; ceci est à moi », et prenant l'enfant, il frotta ses lèvres d'une gousse d'ail et lui fit boire un dé de vin de Jurançon, et comme il ne criait ni ne pleurait : « tu seras un bon Béarnais, s'écria-t-il, en l'embrassant. » Le premier berceau du prince de Viane (on l'appelait ainsi) fut l'écaille d'une grosse tortue et il eut huit nourrices. Telle est sa légende.

Ce qui est plus vrai, c'est que, sous la garde de la baronne de Miossens, il fut élevé au château de Coaraze et il eut pour

compagnons tous les Béarnais de son âge; habillé de gros drap, nourri de pain de seigle, pieds nus, il allait avec eux dans les montagnes, grimper sur les rochers, escalader les pics élevés. A ce rude exercice, son corps s'assouplit et se fortifia, et si, plus tard, il a pu supporter les incessantes fatigues de sa vie de soldat, il le doit à sa première et virile éducation. Venu, tout jeune, aux mains de la soupçonneuse et impérative Catherine de Médicis, et élevé, d'abord, avec les jeunes Valois, il fut enfin, et non sans peine, repris par sa mère et ramené par elle en Béarn. La Gaucherie, son premier gouverneur, le mit de bonne heure au latin et lui fit lire Tacite, les commentaires de César, mais autour de lui il n'entendait parler que des prouesses de chasse de Gaston de Foix et de sa meute de quinze cents chiens; il dut lire et relire son livre « *Des déduits de la chasse aux bêtes fauves* », ce livre classique de la vénerie que n'ont fait que copier tous ceux qui, après lui, ont écrit sur la chasse, même le plus célèbre de tous. Jacques du Fouilloux; ses yeux ont dû s'arrêter plus d'une fois sur ces quelques lignes de l'introduction qui semblent écrites pour lui : « Moy, Gaston Phœbus, comte de Foix, je me suis délecté en trois choses : l'une est d'amours; l'autre est en arme est l'autre est en chasses. »

« Aux deux premiers offices, il y a des meilleurs maîtres trop que je ne suis et aussi de meilleures chances d'amour; mais en troisième office, je doute que y aye nul maître. »

Les portraits et crayons de Henri IV jeune sont très rares; tous ceux faits plus tard reproduisent invariablement le type si accentué et expressif auquel nos yeux se sont accoutumés. Un crayon attribué à Pierre Dumoutiers nous le rend tout autre: le visage rayonne de jeunesse et de vivacité; les yeux sont petits, mais jettent des flammes, des yeux faits pour regarder les femmes; le nez bourbonien est fièrement planté, l'âge ne l'a pas encore recourbé ni trop allongé; la moustache fine et soyeuse

laisse entrevoir sa bouche narquoise; la barbe, taillée en pointe, amincit et allonge l'ovale régulier de cette charmante tête d'adolescent. L'ambassadeur vénitien, Jean Michel, complète ce portrait : « Il n'est pas grand, ses cheveux sont noirs, son esprit vif et hardi comme celui de sa mère; il est familier et agréable de manières, aime fort la chasse et y passe tout son temps. »

Jeanne d'Albret voulut qu'il fût un bon cavalier; elle acheta pour lui de Pierre Paulmier un cheval andaloux, au prix élevé pour l'époque de deux cent cinquante livres et de bonne heure, elle encouragea son goût prononcé pour la chasse, mais plutôt par prudence, car elle n'avait pas encore trop à s'inquiéter de son penchant à la galanterie « ce foible de sa nature » a dit d'Aubigné; et il faut bien en rabattre de ce que l'on s'est plu à raconter des amours juvéniles du Vert-Galant et de Fleurette.

Durant les deux dernières années du règne de Charles IX, Henri de Navarre devint son compagnon habituel de chasse et il en apprit de lui les vrais principes, mais il regardait toujours du côté de son Béarn, et s'il entra dans la conspiration de La Molle et

de Coconas, ce fut avec l'unique pensée de s'enfuir de cette cour maudite dont il ne regrettait rien, ni sa femme, l'infidèle Margot, ni même l'irrésistible de Sauve, qui se partageait alors entre lui et le duc d'Alençon. Enfermé dans le donjon de Vincennes, pour tromper les tristes heures de sa captivité il s'amusait à faire voler des cailloux par un émerillon.

A son retour de Pologne, Henri III lui rendit un semblant de liberté, et, après son sacre, durant le séjour de la cour à Paris, lui permit d'aller chasser dans les forêts voisines, sous la surveillance de deux gentilshommes qui ne le perdaient pas de vue. Courant les aventures nocturnes, courisant les femmes, « ce roitelet, dont on disait alors qu'il avait plus de nez que de royaume, » affectait tous les dehors de la plus insouciant légèreté. C'est ainsi qu'il parvint à endormir la défiance de ses gardiens; mais, si habilement qu'il jouât son jeu, tous ne s'y laissèrent pas prendre, et dès cette première heure, on pressentait sa haute destinée. Nous en trouvons un précieux témoignage dans la

préface de la traduction de la *Chasse d'Oppien*, confiée par lui à Florent Chrestien, son ancien précepteur, préface datée du 23 mars 1575, et qui précéda de quelques mois son évasion : « Sire, je n'ai jamais douté que vous ne fussiez être digne d'être mis au catalogue des plus vaillants princes que la postérité doit admirer, pour ce que, à la façon d'une bonne meute, vous ne perdrez point les vues de votre bon naturel. Que les relais d'un bon conseil ne soient jamais esloignés de vous ! Jamais bon veneur ne fut mauvais capitaine. La vénerie est un portrait de la guerre; plutôt à Dieu que le désir qui a tenté le feu roi Charles IX, dernièrement décédé, se renouvelât en vous, et qu'il vous prit envie de mettre un jour la main à la plume pour écrire ce que vous avez pu découvrir, ouïr ou pratiquer touchant la chasse. »

Le Béarnais a tracé de cette cour de Henri III, dont il avait



LE FRONTISPICE DE LA « VENERIE ROYALE » DE SALNOVE

tant de hâte de s'échapper, un bien saisissant tableau : « elle est la plus étrange que vous ayez jamais vue, écrivait-il à M. de Miossens, en janvier 1576, nous sommes presque toujours prêts à nous couper la gorge les uns aux autres. Nous portons dagues, jaques de mailles, et bien souvent la cuirassine soubz la cape. La ligue que vous sçavez me veult mal à mort pour l'amour de M. le duc d'Alençon; ils ont fait défense, pour la troisième fois, à ma maîtresse, de parler à moy, et la tiennent de si court qu'elle n'oseroit m'avoir regardé. Je n'attends que l'heure de donner une petite bataille, car ils disent qu'ils me tueront et je veux gagner le devant. »

Depuis des mois, on travaillait dans l'ombre à sa délivrance; le 3 février 1576, jour où il était allé chasser dans la forêt de Senlis, ses fidèles amis jugèrent que l'heure était propice. De crainte d'éveiller les soupçons, ils le laissèrent courir le cerf toute la journée. Sur le soir, d'Aubigné accourut : « votre projet de fuite, lui dit-il, est découvert. Fervaques a tout révélé à Henri III; il n'y a plus à reculer; le chemin de la honte et de la captivité, c'est Paris; celui de la liberté et de la fortune, Alençon. »

Mais d'abord, il fallait se débarrasser de Saint-Martin et de Spalouque qui avaient suivi la chasse; Saint-Martin, sans trop de défiance, accepta de porter une lettre à Henri III. Restait Spalouque. Comme on parlait de le tuer, le roi s'y refusa et lui remit une seconde lettre pour Henri III, lettre dans laquelle il rappelait tous ses griefs. A l'arrivée de Saint-Martin, Catherine ne s'inquiéta pas trop, mais, quand elle vit Spalouque qui, s'étant égaré en route, n'arriva que dans l'après-dîner, elle ne douta plus de l'évasion et donna l'ordre de poursuivre le fugitif. C'était trop tard; à la première heure du matin il avait passé l'eau à Poissy, et le quatrième jour entra à Alençon, où l'attendaient ses amis.

Le voilà donc, ayant dit adieu et pour longtemps à ces belles forêts des environs de Paris, si bien routées, si giboyeuses ;

adieu à cette meute de chiens gris et blancs de la vénerie royale. Plus de train, plus d'équipages, une bourse vide et un trésor à sec ! « J'entends, écrivait-il d'Agen à M. de La Salle, que vous avez de beaux levriers, et, pour ce que je n'ay que des levrières, je suis en peine de retrouver des levriers ; je vous prie de me les envoyer d'aussi bon cœur que je vous les demande. »

Mais bientôt, de partout, lui viennent des chiens. Les Jurats de la vallée d'Aspe lui envoient trois courants; Jehan de Montpeyrat, l'un de ses serviteurs, va chercher six couples de chiens dont M. de Longueville lui a fait présent et Lago, l'un de ses grands laquais, lui en ramène huit du pays de Foix.

La paix de Bergerac, en partie due à son intervention, est signée au mois de septembre 1577 et au mois d'avril de l'année suivante, Catherine de Médicis lui ramène sa femme, Marguerite de Valois. En l'honneur des deux reines la petite cour de Nérac prit ses habits de gala et l'on se croirait en plein Louvre : le jour les tournois, les courses à la bague; le soir le bal ou la comédie italienne. Le Béarnais a fait venir les Gelosi, qu'Henri III a bien voulu laisser partir. Quand toutes les belles de l'escadron volant de Catherine de Médicis en eurent assez de leurs passe-temps ordinaires, il leur proposa une chasse à l'ours dans les montagnes du pays de Foix. Ce ne fut pas une chasse, mais une vraie bataille. Un ours, de la plus haute taille, pour se faire passage, chargea avec furie les suisses et les archers qui protégeaient les dames. « Un petit gas de treize ans, plus adroit et plus hardi, raconte d'Aubigné, mit cul à terre l'animal; avec des arquebusades et hallebardes dans le corps, il se précipita dans l'une des crevasses de la montagne, entraînant dans sa chute une douzaine des chasseurs. »

Durant les quatre années de séjour de Marguerite de Valois en Béarn, les fêtes succédèrent aux fêtes; « elle apprit bien vite, aux



COMME LE VENEUR DOIT ALLER EN QUESTE.

jeunes huguenots, à dérouiller leurs cœurs et à laisser rouiller leurs armes. » Se rappelant, plus tard, ce beau temps de sa jeunesse, le grave Sully écrira : « cette cour étoit douce et ploisante, l'on n'y parloit que d'amour. »

Un libelle du temps y a fait cette ironique allusion :

Il y a bien de besogne
A regarder ce petit roy,
Car il a mis en desarray
Toutes les filles de sa femme ;
Mais, hélas, que la belle dame
S'en venge bien de son côté.

Mais nous touchons aux années sombres. Rentrée à la cour d'Henri III, Marguerite en revient en 1585 bannie, déshonorée, reprise, et non sans honte par le roi, son époux, elle commet l'étrange folie de guerroyer contre lui. Réduite à s'enfuir d'Agen, dont elle a fait sa place d'armes, elle se réfugie en Auvergne; mais bientôt tombée aux mains de Canillac; par l'ordre d'Henri III elle est enfermée dans le château d'Usson et là, par la seule puissance de ses yeux, elle en chasse son geôlier. Tandis que dans sa citadelle imprenable elle passe son temps à écrire ses mémoires, le Vert-Galant en est aux premières heures de sa lune de miel avec la belle Corisande. Au mois de mai 1589 il lui écrit de Lusignan : « je suis sur le point de vous recouvrer un cheval qui va l'entre-pas le plus beau que vous vistes jamais et le meilleur, » et à la dernière ligne de sa lettre : « Aimez-moi plus que vous-même. » Le 17 juin de cette même année : « Mon amour, j'arrivais au soir de Marans, lui écrit-il, ha ! que je vous y souhaitay ! c'est le lieu le plus selon votre humeur que j'aye jamais vu ; l'on y peut être plaisamment en paix et sûrement en guerre, l'on s'y peut réjouir avec ce que l'on aime et plaindre une absence. Ha ! qu'il y fait bon chanter ! Mon âme, tenez-moi en votre bonne grâce, croyez ma fidélité estre blanche et hors de



COMME ON DOIT PANSER, GOUVERNER ET DRESSER SES CHIENS.

tache. Si cela vous apporte du contentement, vivez heureuse, votre esclave vous adore violement. »

Quand on est toujours sous les armes, l'on n'a guère le temps de chasser ; ce n'est qu'après Coutras, qu'après Arques que nous retrouvons le veneur. A partir de ces deux victoires, sa meute le suivra toujours, elle sera de toutes les campagnes.

Le lendemain de la bataille d'Ivry, chassant non loin de Mantes, il se croise avec Sully, qui, grièvement blessé, se faisait rapporter sur un brancart à son château de Rosny. En 1592, lors du premier siège de Rouen, rapproché comme il l'était des forêts si giboyeuses de Roumare et de Rouvray, il ne peut résister à l'envie folle qui le prend d'y chasser, et il écrit à M. de Vitry, son adversaire d'alors : « la présente reçue, venez me trouver pour courir le cerf, parce que la plupart de mes chiens sont malades. »

Vitry fit lire cette étrange missive au duc de Guise, qui, en ennemi courtois, le laissa aller chasser avec le roi. Deux ans plus tard, Vitry se rallia à Henri IV, et s'il quitta la ligue, cette partie de chasse y fut bien pour quelque chose.

En 1594, durant les pourparlers de la trêve qui précéda son abjuration, les ligueurs, du haut des remparts de Paris, le voyaient chasser en toute sécurité dans la plaine. A peine entré dans sa capitale, il en ressort et s'attardant dans la forêt de Sénart, il met quatre jours pour aller de Paris à Melun.

Loin des yeux, loin du cœur ; c'est la destinée inévitable de toutes les liaisons faciles, c'est la loi commune et pour le Vert-Galant plus que pour tout autre, mais, avec cette différence que, lorsqu'il aime, c'est toujours sincèrement, il l'a dit de lui-même : « nul ne m'égale à savoir bien aimer. » Si l'absence lui a fait oublier Corisande, ce n'est que pour se donner tout entier à Gabrielle, la douce, la reposante maîtresse, et pour ne plus se reprendre. C'est l'heure où il lui écrit : « vous devez plutôt craindre que je vous

« aime de trop que trop peu. » Désormais il ne peut plus se passer d'elle un seul jour. Au mois d'octobre 1596, appelé à présider, à Rouen, l'Assemblée des notables, il la fait partir avant lui. Cette assemblée se prolongeant, il en profite pour aller chasser dans ces forêts de Roumare et Rouvray qui l'attirent toujours. « Mercredi dernier, écrit-il au connétable de Montmorency, j'ai eu plus de plaisirs que je n'en ay eu il y a longtemps; car jamais cerf ne fut mieux couru; par malheur il vint mourir aux faubourgs de Rouen et au lieu où je veux faire le jardin de la maison que je veux bâtir. De main, je m'en viens courre près de vous, peut-être que la chasse m'amènera où vous serez. »

Le 10 novembre, il prend un dix cors en deux heures, avec ses chiens de meute et il en est tout fier. En 1597, au lendemain de la reprise d'Amiens sur les Espagnols, il écrit de nouveau au connétable : « dites à Frontenac que je veux courir un loup dans le pays qu'il sait. »

Mais il n'est pas au bout de son rude labeur : la Bretagne restait à pacifier; en 1598, il se résigne à y aller en personne, et ce voyage est l'occasion de nouvelles chasses. « J'ai été curieux de sçavoir, écrit-il au connétable, le 18 avril, s'il y avoit de grands cerfs en vos forêts. L'un des vôtres m'a assuré qu'il s'y trouvera dix ou douze grands cerfs, j'espère en courir un ou deux avant de partir. »

Et il se tint parole : « mes chiens n'ont pas failli un seul cerf, écrit-il le 13 mai, ils chassent mieux qu'ils n'ont jamais fait. »

La chasse ne lui a pas fait oublier Gabrielle : de Rennes il lui écrit : « M. de Sourdeac m'a fait présent d'une haquenée pour moi et d'une pour vous. »

Mais cette femme adorée, et que, peut-être, en dépit des sages remontrances de Sully, il eût épousée, la mort, une mort horrible, vient la lui prendre. « Les regrets et les plaintes, écrit-il à sa sœur, m'accompagneront jusques au tombeau; la racine de mon amour est morte, elle ne rejettera plus. »

De bonne foi et de tout cœur, il se disait inconsolable, mais à peine trois mois se sont-ils écoulés, que cédant à une fatale tentation, il se laisse entraîner par de coupables courtisans, à ce maudit château de Bois-Malesherbes d'où il ne reviendra que follement épris d'Henriette d'Entragues, la perverse créature et il ne l'aura qu'en l'achetant. C'est l'une des erreurs de sa vie, et celle que, par moment, il regrettera le plus.

Henri IV, jusqu'à son mariage avec Marie de Médicis, n'avait pas eu de véritable cour; il vivait bourgeoisement avec la belle Gabrielle et quelques familiers, et se contentait d'un équipage de cerf, d'un vautre et de quelques vols d'oiseaux. Une fois l'époux de la Florentine, il revient aux grandes traditions de la cour des Valois : le duc d'Elbeuf est fait grand veneur; l'équipage de cerfs est de soixante chiens, le vautre de quarante mâtons et de grands levriers, sous les ordres de M. de Vitry, l'ancien ligueur. Beauvais Nangis, marquis de Brichanteau, a la charge de l'équipage des toiles qui, à lui seul, compte trente-huit chiens de meute, douze grands levriers et quatre grands dogues; cent vingt archers, comme du temps de François 1^{er}, y sont attachés. M. de la Grange est grand louvetier et les vingt chiens de l'équipage de loup sont renforcés par quatre grands levriers et quatre grands dogues; l'équipage de lièvre compte quatre-vingts chiens et, n'oublions pas, les petits chiens de chambre.

Comme nous sommes bien loin du temps où le Béarnais n'avait pour compagnon que le pauvre Citron, qui, recueilli par d'Aubigné, dans les rues d'Agen, lui fut renvoyé avec ces vers, attachés à son collier :

Courtisans qui jetez vos dédaigneuses vues
Sur ce chien délaissé, mort de faim, par les rues,
Attendez ce loyer de la fidélité !

La fauconnerie n'est pas moins bien dotée : le comte de Cossé-



PORTRAIT D'HENRI IV, PAR JACOBUS DE FORNAZERY (1600).

Brissac, le grand fauconnier, a sous ses ordres deux capitaines ayant chacun la surveillance d'un vol particulier, vol de héron, vol de milan, deux vols de rivière, deux vols des champs, deux de corneilles, deux de pies; enfin, notons encore les oiseaux de chambre sous la garde de M. de Roquelaure. Le très économe Sully avait beau représenter que cette dépense était excessive, le roi lui répondait invariablement : « heureusement, mon ami, que vous n'êtes pas chasseur; si vous l'étiez, je ne pourrais l'être. »

Mais, tout passionné qu'il fût pour la chasse à courre, Henri IV se plaisait aussi à la chasse pratique, à celle qui garnit le garde-manger.

Un jour que sa chasse aux champs avait été très heureuse, tout triomphant, il revint au Louvre, tenant à chaque main des perdreaux et il cria à haute voix : « Coquet (son chef de cuisine) n'aura pas à se plaindre, Roquelaure, Frontenac, d'Harembure, et moi, nous rapportons de quoi nous bien traiter » et faisant appeler Coquet : « Vite, vite, fais mettre la broche, mais d'abord partage le gibier; qu'il y ait huit perdreaux pour ma femme, Bonneval les lui portera et lui dira que je vais boire à sa santé; mais je veux qu'on me garde ceux qui ont été un peu pincés par

l'oiseau, car il y en a trois bien gras que je lui ai ôtés et auxquels il n'avait pas encore touché.»

Au sortir de son dîner, trouvant Sully chez Madame de Guise : « il y a plus de trois mois, mon ami, lui dit-il en souriant, que je ne me suis trouvé si léger ; je suis monté à cheval sans aide ; j'ai eu fort bon jour de chasse ; mes oiseaux ont bien volé ; mes levriers ont bien couru ; on m'a rapporté le meilleur de mes autours que je croyais perdu ; j'ai mangé d'excellents melons ; l'on m'a servi les câilles les plus grasses, les plus tendres que j'aie jamais mangées. »

Comme ce récit nous rend bien le familier, le gai compagnon,

aimant la bonne chère, le bon vin et les joyeux propos de table.

Mais, si facile, si accommodante que fût son humeur, il renouvelle, en les aggravant, toutes les lois prohibitives sur la chasse et il était on ne peut plus jaloux de son gibier : « envoyez à Blois Saint-Victor, écrivait-il au connétable, car autrement, durant notre absence, il ruineroit toutes les garennes des environs de Paris et prendroit tous les perdreaux. »

A cette vie-là, il avait gagné la goutte ; mais, il la bravera : « il neige fort icy, écrit-il à la fin de l'année 1605, qui me remue des galanteries aux orteils qui ne m'empêcheront pas de courir un cerf demain matin. »



CHASSE AU LIÈVRE, PAR J. STRATINUS.

En pleine chasse l'accès le reprit : « il m'a fallu, dit-il, retourner vers Dourdan, quoique j'eusse fait couper mes bottes par-dessus, à cause des cruelles douleurs. »

Jusqu'à la fin de sa vie sa passion pour la chasse ne faiblira pas. En 1605, le marquis de Praslin écrivait à Sully, de Fontainebleau : « après avoir chassé le matin à l'oiseau et l'après-midi au loup, le roi a fini sa journée par une chasse au cerf ; elle a duré jusqu'à la nuit. Il était à six grandes lieues du gîte. En faisant retraite, la pluie le surprit et, trempé jusqu'aux os, il regagna Fontainebleau : « Singulier plaisir, lui répond Sully, voilà ce que l'on appelle s'amuser, il ne faut pas disputer des goûts et des plaisirs. »

Il eût été à désirer que le Vert-Galant pût enfin sortir des griffes de la Verneuil, son indigne maîtresse et en eût fini avec ses amours de rencontre. Un hasard malheureux en décida autrement. L'on se préparait à donner à la cour le *Ballet des Nymphes de Diane*. Un matin, le roi traversa la salle où on le répétait, au moment même où la toute jeune et toute belle Charlotte de Montmorency, chargée du rôle de Diane, était en scène ; quand il passa devant elle, l'espiègle tira une flèche de son carquois et l'en menaça ; le coup porta : « il se sentit percé le cœur si violemment, a dit la princesse de Conti, dans les *Amours du Grand Alcandre*, que cette blessure dura aussi longtemps que sa vie. »

Mariée contre son gré, avec le prince de Condé, Charlotte ne cessa d'encourager le fol engouement du roi, par les plus provocantes œillades. Était-ce un pur enfantillage ? On est presque tenté de le croire ; mais le roi le prit au sérieux, et, se croyant menacé du sort de Liancourt, Condé, un beau matin, emmena sa femme en Picardie et ne s'y croyant pas encore en sûreté, se réfugia à Bruxelles. Cette fuite précipitée nous a été racontée par Virey, son secrétaire, sous ce titre : *L'Enlèvement innocent*. Bientôt lassée de cette vie d'exil et voulant, à tout prix rentrer à Paris, Charlotte, l'incorrigible coquette, ne cessa de faire parvenir des lettres au roi, l'appelant *son tout, son cher et fidèle cheva-*

lier, et elle ne cherche qu'à s'enfuir de Bruxelles ; c'est elle, en réalité, qui fut la plus coupable et ses lettres achevèrent de tourner la tête à Henri IV.

Au nombre des quelques Français qui avaient suivi Condé à Bruxelles, se trouvait un tout jeune adolescent, son compagnon habituel de chasse. Le roi avait pris également fort à goût ce jeune veneur, si habile, si intrépide que l'on avait surnommé à la cour, le page de la chasse. Lorsque Condé fit part à ses amis de sa résolution de se retirer à Milan et de se mettre aux mains des Espagnols, nos ennemis acharnés, son jeune favori lui déclara hautement qu'il ne le suivrait pas et qu'il entendait rentrer en France, et dès le lendemain, il partait pour Paris.

Ce page s'est fait un nom illustre, ce n'est rien moins que le maréchal de Toiras. Dès qu'il le sut de retour, Henri IV l'attacha à sa personne et la première fois qu'il alla à la chasse, il l'emmena avec lui, et laissant à son grand veneur, M. de Montbazou, le soin de la conduire, il alla, suivi de Toiras, du côté opposé et, toute la journée, se complut à l'entretenir de la princesse de Condé, se faisant raconter les menues particularités de sa vie à Bruxelles.

Cette passion était entrée trop profondément dans son cœur ; la chasse bientôt fut impuissante à le distraire : « tout me déplait, écrivait-il à M. de Préaux, si je me laisse mener à quelque assemblée, au lieu de me réjouir, elles achèvent de me tuer. »

A cette envahissante mélancolie, vinrent se joindre les plus sombres pressentiments. Le 14 mars 1610, en revenant par la terrasse des Tuileries, des Feuillants où il avait entendu la messe, et le duc de Guise et Bassompierre marchant à ses côtés : « vous ne me connaissez pas, leur dit-il, quand vous m'aurez perdu, vous connaîtrez ce que je valais, et la différence qu'il y a entre moi et les autres hommes. »

Ce même jour, au sortir de ce Louvre à la porte duquel l'attend Ravallac, passant sa main sur son front : « mon Dieu, s'écria-t-il, j'ai là quelque chose qui me trouble. »

HECTOR DE LA FERRIÈRE.